



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

André Durand présente

**l'intérêt psychologique  
(première partie)  
de**

**‘ ‘À la recherche du temps perdu’ ’  
(1913-1927)**

**roman de Marcel PROUST  
(3000 pages)**

On trouve ici l'étude de Marcel :

- sa faiblesse physique (page 3)
- sa grande sensibilité (page 5)
- sa faiblesse morale (page 6)
- sa naïveté (page 7)
- sa relation avec Charlus (page 8), son intérêt pour les jeunes hommes (page 10), son amour pour Saint-Loup (page 10)
- son rêve de la Femme (page 11) : Gilberte Swann (page 12), Mlle de Stermania (page 13), la duchesse de Guermantes (page 13), les «*jeunes filles en fleurs*» (page 17), Albertine (page 18) – dans ‘*La prisonnière*’ (page 21) – dans ‘*Albertine disparue*’ (page 26) - dans ‘*Le temps retrouvé*’ (page 29)
- la vocation d'écrivain (page 30)

(la pagination est celle de l'édition de la Pléiade en trois volumes)

**Bonne lecture !**

Faire vivre des personnages est le but avoué de la plupart des romanciers. Même si l'ambition de la concurrence à l'état civil, qui anima Balzac, paraissait vaine à Proust, il a créé de nombreux personnages qui vivent avec intensité même si, pour chacun, nous ne sommes jamais placés en son centre, nous n'avons sur lui que des renseignements limités. C'est que nous les voyons presque toujours à travers le narrateur intradiégétique, Marcel, avec lequel ils ont des relations subtiles, qui n'est censé ne nous rapporter que ce qu'il sait, qui prétend les radiographier, en quelque sorte, par l'exactitude de l'observation.

Proust, qui a confié : « *Quand le littéraire écrit, il n'est pas un geste de ses personnages, un tic, un accent qui n'ait été apporté à son inspiration par sa mémoire.* », en a créé beaucoup qui sont des figures dotées d'un puissant relief individuel, complexes, fortement caractérisées par leur âge, leur milieu, leur activité ou leur désœuvrement, mais aussi par tout ce qui, dans l'immédiat, les émeut ou les modifie (passion, doute, maladie, vieillissement), nuance à l'infini leurs dialogues et leurs monologues intérieurs, chacun ayant son rythme et son langage différents de tous les autres et toujours reconnaissables. Même les rôles secondaires sont nettement dessinés. Ils portent plus de contradictions qu'on n'en trouvait chez les héros de Balzac.

Ils connaissent une dissociation qui tient d'abord au caractère subjectif et partiel du témoignage, mais procède aussi d'un sens très moderne des complexités de la conscience. Il n'est guère de personnage important qui ne laisse voir les contradictions de sa conscience. Proust évoquait lui-même Dostoïevski quand il s'appliquait ainsi à montrer que l'amour et la haine, la bonté et la traîtrise, la timidité et l'insolence n'étaient que les formes opposées d'une même pulsion.

Surtout, ils subissent presque tous la loi du retournement ironique, qui s'applique surtout dans le domaine sexuel, la loi de la duplicité généralisée : derrière une façade virile, il y a un homme-femme ; derrière une attitude hostile, une timidité ; derrière un mot gentil, la pire des insultes ; sous la conversation, une escrime silencieuse. Proust disait que des personnages illogiques ont l'air plus vrai. Comment y parvenir mieux qu'en suggérant leur complexité et leur incohérence, car seuls vivent en nous les êtres sur lesquels nous ne cessons de nous interroger, qui ont toujours de quoi nous surprendre.

Il a souvent interprété la multiplicité des états de conscience comme une succession de personnalités différentes. Marcel observa, en lui-même, la mobilité de son caractère, et il remarqua : « *Je n'étais pas un seul homme, mais le défilé d'une armée composite où il y avait des passionnés, des indifférents, des jaloux - des jaloux dont pas un n'était jaloux de la même femme* » (III, page 489). Les métamorphoses du personnage dans le temps venaient accroître encore sa complexité, car les années accusaient certains traits, mais en firent apparaître d'autres jusque-là cachés. Les êtres ne se réalisaient que successivement.

On devrait pouvoir considérer le narrateur, Marcel, comme le seul personnage puisque tous les autres sont censés n'exister que par leur réfraction dans sa conscience. Proust aurait d'ailleurs voulu qu'il soit une conscience un peu floue et molle, hantée par « *la grande nuit impénétrée et décourageante de notre âme* », qui se scrute elle-même et scrute aussi son vaste entourage avec une impitoyable perspicacité, une subtilité pénétrante et attentive au moindre détour des mouvements intérieurs, aux impressions les plus ténues de la conscience et des nuances les plus subtiles de la pensée, en se montrant soucieuse de justifier les attitudes et les actes de ces nombreux personnages, un enregistreur passif dont nous ne ressentirions qu'à la fin du livre la toute-puissance, sa personnalité ne s'interposant pas entre lui et son lecteur, afin que celui-ci coule inconsciemment les données de son vécu dans les siennes, entrant ainsi malgré lui dans le roman pour en faire sa matière propre.

Mais on a vu que le point de vue subjectif n'est pas strictement maintenu (de façon évidente dans l'épisode intitulé « *Un amour de Swann* », mais aussi constamment ailleurs), que de ce fait les autres personnages acquièrent leur autonomie et que, de Marcel, on oublie même qu'il est le narrateur. Il faut donc se résoudre à ne voir en lui qu'un personnage comme les autres, le personnage principal certes, mais pas le personnage le plus intéressant.

C'est la raison pour laquelle on l'examine d'abord, l'objectif étant de classer les personnages dans un ordre progressif qui permette de déterminer celui qui nous est le plus utile pour déterminer notre propre conduite, ce qui est tout de même le but des fictions.

## Marcel

Ne peut-on croire qu'il se confond avec l'auteur? Proust, dans une lettre à Lucien Daudet, a voulu nous mettre en garde contre cette confusion, affirmant que son livre était bien un roman, non une autobiographie ou des mémoires. Mais cela fit partie de ces allégations par lesquelles cet écrivain, qui ne s'intéressait qu'à lui, qui n'envisageait que de l'autobiographie, commença par vouloir se prémunir à l'avance d'un dévoilement trop rapide du fondement de ses écrits en rejetant la méthode de Sainte-Beuve qui consistait à « *ne pas séparer l'homme et l'œuvre* », voyait dans l'œuvre avant tout le reflet de la vie de son auteur, pensait pouvoir l'expliquer par elle et cherchait à cette fin « *à s'entourer de tous les renseignements possibles sur un écrivain, à collationner ses correspondances, à interroger les gens qui l'ont connu* ».

Pourtant, il donna à son narrateur son propre prénom et une vie dont bien des faits, des situations, étaient ceux mêmes qu'il avait vécus, créa ses autres personnages en s'inspirant souvent de gens qu'il avait connus.

Quel est donc ce « premier rôle », ce « récitant », ou, comme disait Proust, « *ce monsieur qui dit je* »? Il s'agit d'un jeune bourgeois parisien, né au cours du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle (on a pu marquer avec précision qu'il avait environ une dizaine d'années de moins que l'auteur), un riche bourgeois qui put jouir ainsi de cette situation typique des romans d'analyse psychologique où le protagoniste, étant un oisif, a tout son temps à consacrer à l'amour, aux pensées, aux soupçons, aux tourments qu'il inspire. Ses parents vivaient à Paris, mais passaient leurs vacances dans une bourgade de province à laquelle Proust donna le nom de Combray. Le père semblait avoir des fonctions au ministère des Affaires étrangères. Mais tout cela fut laissé dans le vague ou ne se découvrit que petit à petit.

Sa faiblesse physique fut constante, et une grande partie du roman est occupé par ce qu'on a pu appeler le moribondage de Proust. Il était asthmatique (comme Proust), mais surtout un « *névropathe* » (I, page 495), hypersensible sinon névrosé. Furent bien indiqués son « *nervosisme* », son « *penchant maladif à la tristesse, à l'isolement* », dernier élément qui étonne chez de ce mondain invétéré.

Il eut toujours des problèmes à trouver le sommeil, qui est un des grands thèmes du livre, qui apparaît dès l'incipit : « *Longtemps je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : "Je m'endors". Et une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait.* » (I, page 3).

À Paris, l'émotion que lui fit ressentir la perspective d'un voyage en Italie lui donna « *une fièvre si tenace que le docteur déclara qu'il fallait renoncer non seulement à me laisser partir maintenant à Florence et à Venise mais, même quand je serais entièrement rétabli, m'éviter, d'ici au moins un an, tout projet de voyage et toute cause d'agitation* » (I, page 393). Il lui interdit même d'aller entendre la Berma (I, page 393). Marcel s'étendit longuement sur « *une nausée, un étourdissement [...] réponse fébrile d'une maladie commencée, dont la glace de mon indifférence avait masqué, retardé les symptômes* », ses « *40° de fièvre* », son « *chaud et froid* », « *la poussée fébrile qui accompagnait ma congestion pulmonaire* », ses « *étouffements* », son « *état de suffocation* », tel « *symptôme fâcheux que je n'avais pas encore discerné* », son « *corps en détresse* », « *le malaise ressenti* », « *une douleur en son côté droit* », « *la respiration qui me manquait* », « *ma congestion* », « *des spasmes nerveux* » qui pourraient s'expliquer « *par un commencement de tuberculose, par de l'asthme, par une dyspnée toxi-alimentaire avec insuffisance rénale, par de la bronchite chronique, par un état complexe dans lequel seraient entrés plusieurs de ces facteurs* » et donnèrent lieu à ces « *prescriptions impérieuses* » du docteur Cottard : « *Purgatifs violents et drastiques, lait pendant plusieurs jours, rien que du lait. Pas de viande, pas d'alcool.* » qui le guérèrent ! (I, pages 495-499).

Pas vraiment car, avant qu'il parte à Balbec, le médecin lui conseilla de prendre de l'alcool pour éviter « *les crises de suffocation* », et il connut ainsi une certaine euphorie (I, page 651).

Arrivé à Balbec, il était « *brisé par la fatigue* », avait de « *la fièvre* », mais ne put se coucher, l'angoisse l'étreignant car la chambre de l'hôtel était « *pleine de choses qui ne me connaissaient pas* » (I, page 666), il souffrit de son « *manque total d'habitude* », ressentit une telle « *impression de solitude* » qu'il voulut tout de suite « *revenir à Paris* » (I, page 664). Cependant, sa grand-mère, car « *elle trouvait un tel plaisir dans toute peine qui m'en épargnait une* », vint au secours de son « *pauvre loup* », l'aida, pour lui éviter une crise nerveuse, à ôter ses bottines, à se déshabiller, à se coucher. Il compara « *cet effroi de coucher dans une chambre inconnue* » à la résistance de notre moi à la mort, dût-elle être suivie d'une résurrection en un moi différent. Un médecin fut appelé « *pour un accès de fièvre* » qu'il avait eu et qui lui recommanda de ne « *pas rester toute la journée au bord de la mer* ». Aussi lui et sa grand-mère firent-ils des promenades en calèche avec Mme de Villeparisis (I, page 704).

À Doncières, il put dormir d'abord dans la chambre que Saint-Loup avait en ville ; mais il y fut impressionné par les bruits comme par le silence. Et, « *dès le second jour, il me fallut aller coucher à l'hôtel* », dans une chambre où, après une exploration minutieuse, il eut tout de même du mal à trouver le sommeil, car, dit-il, sa qualité dépend des circonstances dans lesquelles on se trouve. À son entrée dans le restaurant où il était venu avec Saint-Loup, il crut ne pas pouvoir « *arriver à sortir de la porte tournante* ». (II, page 401).

Après le repas chez la duchesse de Guermantes, on servit l'orangeade rituelle ; mais il obtint qu'elle fût remplacée pour lui par du « *jus de cerise cuite* », mécontent cependant de ce que le prince d'Agrigente lui en prît un peu ! (II, page 513).

Plus loin, il rappela qu'il était passé par « *des crises qui m'avaient forcé à rester plusieurs jours et plusieurs nuits de suite non seulement sans dormir, mais sans m'étendre, sans boire et sans manger, au moment où l'épuisement et la souffrance devenaient tels que je pensais n'en sortir jamais, je pensais à tel voyageur jeté sur la grève, empoisonné par des herbes malsaines, grelottant de fièvre dans des vêtements trempés par l'eau de la mer, et qui pourtant se sentit mieux au bout de deux jours, reprenait au hasard sa route, à la recherche d'habitants quelconques, qui seraient peut-être des anthropophages. Leur exemple me tonifiait, me rendait l'espoir, et j'avais honte d'avoir eu un moment de découragement.* » (II, page 608).

Au cours de son second séjour à Balbec, car, « *sur l'ordre des médecins, j'étais parti dès Pâques* » (II, page 751), il souffrit « *d'une crise de fatigue cardiaque* » (II, page 755) et dut passer beaucoup de son temps dans son « *lit où on me faisait rester longtemps tous les jours à me reposer* » (II, page 783).

À la Raspelière, M. de Cambremer s'intéressa à ses « *étouffements* » (II, page 926) qui lui permirent, plus tard, d'éluder une invitation à Féterne (II, page 1109).

À Paris, il inculqua à Albertine la peur « *de me faire froid en ouvrant sa fenêtre à un moment mal choisi* » (III, page 120). Pourtant, quelques pages plus loin, il se plaignit : « *Une fois Albertine sortie, je sentis quelle fatigue était pour moi cette présence perpétuelle, insatiable de mouvement et de vie, qui troublait mon sommeil par ses mouvements, me faisait vivre dans un refroidissement perpétuel par les portes qu'elle laissait ouvertes* » ; il constata qu'« *une santé précaire ne permet pas de partager la vie d'un être actif et jeune* » (III, page 131).

À la fin de la soirée chez les Verdurin, Charlus eut d'amicales attentions pour lui : « *Puisque vous êtes souffrant, il faut faire attention, je vais aller vous chercher votre pelure.* » (III, page 288).

Il indiqua que son « *état maladif allait me confiner dans une maison de santé* » (III, page 709), où, pendant de « *longues années* », il se « *soigna loin de Paris* » jusqu'à ce que la maison de santé « *ne pût plus trouver de personnel médical, au commencement de 1916.* » (III, page 723). On est étonné de lire que « *le docteur vous traitait par l'isolement* » (III, page 751), on se demande s'il n'était pas alors atteint d'une maladie mentale, d'autant plus qu'il dit plus loin sentir les signes avant-coureurs de « *l'accident cérébral* » (III, page 1037), qu'il révéla qu'il lui arrivait de ne plus « *pouvoir prononcer un mot, la langue liée comme ma grand-mère pendant son agonie, ou avaler du lait. [...] je tombais sans forces, je fermais les yeux, ne devant plus que végéter pour huit jours* » (III, page 1040).

Dans l'hôtel de Jupien encore, il se dit « *un peu malade* » (III, page 814). Puis, à la mort de Saint-Loup, il était « *trop souffrant pour écrire à tout le monde* » (III, page 851).

Fut mentionné ensuite un retour de « *la nouvelle maison de santé* » où il avait passé « *beaucoup d'années* », sans qu'on puisse déterminer s'il s'agit encore de celui de 1916 ou d'un autre. Il n'avait pas été guéri (III, page 854), comme on le constate encore quand, chez le prince de Guermantes, « *quelqu'un, entendant dire que j'étais souffrant, demanda si je ne craignais pas de prendre la grippe qui régnait à ce moment-là* » (III, page 929) tandis que M. de Cambremer lui demanda : « *Est-ce que vous avez toujours vos étouffements?* » Et, sur ma réponse affirmative : « *Vous voyez que ça n'empêche pas la longévité.* » (III, page 933). Surtout, alors qu'il tenait à la vie pour mener à bien son oeuvre, il indiqua : « *Je manquai trois fois de tomber en descendant l'escalier. Ce n'avait été qu'une sortie de deux heures ; mais quand je fus rentré, je sentis que je n'avais plus ni mémoire, ni pensée, ni force, ni aucune existence. [...] Je n'avais pas à proprement parler aucune maladie, mais je sentais que je n'étais plus capable de rien.* » (III, page 1039). « *Je tombais sans forces, je fermais les yeux, ne devant plus que végéter pour huit jours.* » (III, page 1040). Mais « *la maladie, en me faisant, comme un rude directeur de conscience, mourir au monde, m'avait rendu service [...], la maladie, après que la paresse m'avait protégé contre la facilité, allait peut-être me garder contre la paresse.* » (III, page 1044).

Il fut donc bien un de ces « *valétudinaires chez qui, tout d'un coup, un pays où ils sont arrivés, un régime différent, quelquefois une évolution organique, spontanée et mystérieuse, semblent amener une telle régression de leur mal qu'ils commencent à envisager la possibilité inespérée de commencer sur le tard une vie toute différente.* » (I, page 211). Il se décrivit comme cet « *étrange humain qui, en attendant que la mort le délivre, vit les volets clos, ne sait rien du monde, reste immobile comme un hibou et, comme celui-ci, ne voit un peu clair que dans les ténèbres.* » (II, page 982).

Cet éternel malade, qui fut assez agile et habile quand il lui fallut changer de place pour mieux épier Charlus et Jupien, quoiqu'il commette une imprudence et doive redoubler de précautions (II, pages 607-609), on le voit mal « *rattraper Saint-Loup au "pas gymnastique"* » (II, page 182), avoir fait « *au régiment l'exercice appelé portique* » (II, page 327), courir « *dans la raide cavée* » de Quettelhomme (II, page 1013), aller à cheval (II, page 1029), à Venise avoir « *pris mes jambes à mon cou* » (III, page 655) !

Il manifesta constamment un manque de vitalité, un retrait face à la vie, une tristesse et une tension constantes. À la fin du septuor de Vinteuil triomphait le motif joyeux, et Marcel se demanda si une telle joie serait « *jamais réalisable pour moi?* » (III, page 261).

Serait-ce sa faiblesse qui lui donna une grande sensibilité ?

Il connut dans son enfance des moments d'exaltation poétique, suscités par les images de la légende de Geneviève de Brabant projetées par la lanterne magique (I, pages 9-10), par les aubépines sur l'autel de l'église (I, pages 112-114) et mieux encore par celles de la haie (I, pages 138-141, 145), par les lilas de Tansonville (I, page 135), par la pluie (I, page 150), par la mare de Montjouvain (I, page 155), par les « *véritables jardins de nymphéas* » de la Vivonne (I, pages 169-170), par les clochers de Martinville (I, pages 180-182), par les arbres d'Hudimesnil (I, pages 717-719). Il éprouvait donc du bonheur surtout dans la contemplation de la beauté de la nature, mais aussi dans celle du porche de l'église de Saint-André-des-Champs (I, pages 150-152). Dans le petit pavillon d'aisance des Champs-Élysées, la « *fraîche odeur de renfermé* » fit se réveiller en lui, grâce à la mémoire involontaire, des impressions éprouvées à Combray dans le petit cabinet de repos de l'oncle Adolphe (I, page 492, 494).

Cette grande sensibilité allait encore, plus tard, lui faire apprécier la mer vue de l'hôtel de Balbec (I, page 933), vue de la Raspelière (II, page 897), au soleil levant (II, page 1130) ; le faire, à la vue d'un aviateur, « *pleurer* », « *fondre en larmes* » (II, page 1029), lui faire éprouver, devant des oeuvres d'art ou à Venise, ce qu'on a appelé le « *syndrome de Stendhal* », cette maladie psychosomatique qui provoque des accélérations du rythme cardiaque, des vertiges, des suffocations voire des hallucinations chez certains individus exposés à une surcharge d'oeuvres d'art, perturbation assez rare qui touche principalement des personnes trop sensibles. Il voyait la nature comme une oeuvre

d'art, et son sentiment de la nature n'était rien d'autre qu'un sentiment artistique (la « *haie d'aubépines* » fut vue comme la bordure d'une tapisserie). Inversement, il trouvait la valeur d'une œuvre d'art dans sa conformité avec la nature (les statues gothiques lui paraissaient accordées à ces caractères naturels qui subsistent chez les paysans). Aussi put-il vouloir combler ces deux goûts parallèles en réunissant, dans un voyage à Balbec, « *le désir de l'architecture gothique avec celui d'une tempête sur la mer* » (I, page 385).

Mais ne se contentant pas de recevoir ces impressions, il chercha constamment à les retenir, à les approfondir, allant ainsi de dévoilement en dévoilement, de découverte en analyse qui le firent accéder, par étapes successives, à un niveau supérieur d'interprétation.

Cette sensibilité s'est manifestée évidemment dans ses relations avec les autres, et d'abord avec ses parents, qui restèrent constants dans leur rigueur morale et leur bienveillance à son égard. Pas tant son père qui demeura assez lointain, ne se caractérisant guère que par cette attitude dont Marcel hérita : « *ce brusque désir arbitraire de menacer les êtres que j'aimais le plus dans les espérances dont ils se berçaient avec une sécurité que je voulais leur montrer trompeuse* » (III, page 91).

Mais il fut un enfant maladivement attaché à sa mère, se sentant même inconsciemment coupable d'une situation ambiguë, où il était partagé entre la volupté honteuse, et la fixation « platonique ». Deux des sommets dramatiques d'« *À la recherche du temps perdu* » sont, au début, l'angoisse de l'attente du baiser de la mère (I, page 13) qui « *avait été le tourment de longues années de sa vie* » (I, page 30), et, à Venise, l'angoisse d'y rester seul sans elle (III, pages 651-655).

Il fut aussi attaché à sa grand-mère, à laquelle, à Balbec, il avoua : « *Sans toi je ne pourrai pas vivre* », ce à quoi elle répondit : « *Il faut nous faire un cœur plus dur que ça.* » (I, page 727), qui l'enveloppa de son amour et de son attention constante jusqu'à ce que survienne sa mort en sa présence. Pourtant, « *jeune homme ingrat, égoïste et cruel* » (II, page 756), il ne ressentit la douleur de cette perte qu'à retardement, lors de son deuxième séjour à Balbec, du fait de ce qu'il appela les « *intermittences du cœur* », sous-titre d'une partie (II, page 751) où résonne soudain ce cri : « *Bouleversement de toute ma personne* » (II, page 755), début d'un passage où il raconta que, alors qu'il souffrait « *d'une crise de fatigue cardiaque* », lui fut restituée la présence vivante de sa grand-mère, « *l'être qui venait à mon secours, qui me sauvait de la sécheresse de l'âme* » (II, page 755). Depuis son décès un an auparavant, c'était la première fois qu'il repensait à elle avec authenticité, se souvenant, en délaçant ses bottines, de « *ce soir lointain où elle m'avait déshabillé à mon arrivée à Balbec* » (II, page 757). En même temps, il découvrit qu'il l'avait perdue, et pour toujours. Il eut des remords des chagrins qu'il lui avait causés. (II, page 758). Il fit un rêve où il se souvint avoir oublié de lui écrire (II, pages 760-763). Il ne voulut pas voir Albertine, refusa une invitation de Mme de Cambremer. Il se rendit compte que son chagrin était pourtant moins profond que celui de sa mère, à l'arrivée de laquelle il fut frappé par sa ressemblance avec sa grand-mère (II, page 766). Pendant que sa mère lisait sur la plage, il restait seul dans sa chambre. Elle voulut qu'il sortît, mais il souffrait trop des souvenirs qui lui venaient alors (II, page 772) et dont la cruelle pitié fut accrue en contemplant la photographie de sa grand-mère que Saint-Loup avait prise (II, page 775). Mais, se disant qu'il ne pouvait pas partager ces souvenirs avec elle, sa pensée glissa vers Albertine que sa mère lui avait demandé de voir. Quand Françoise vint lui annoncer sa visite, elle vit la photographie et lui apprit que sa grand-mère était alors déjà malade mais qu'elle lui avait demandé de ne pas le lui dire. Le directeur lui révéla qu'elle avait subi des syncopes. Il fit un nouveau rêve sur elle, mais s'habitua au triste souvenir. Plus loin, il craignit « *que le plaisir trouvé dans une promenade solitaire affaiblit en moi le souvenir de ma grand-mère* », mais il dut admettre que son « *chagrin de sa mort diminuait* » (II, 782). Cependant, dans « *Le temps retrouvé* », il se souvint d'elle et s'accusa encore : « *Ma grand-mère que j'avais, avec tant d'indifférence, vue agoniser et mourir près de moi ! Ô puissé-je, en expiation, quand mon oeuvre serait terminée, blessé sans remède, souffrir de longues heures, abandonné de tous, avant de mourir !* » (III, page 902).

Dans « *Le temps retrouvé* », sa fidélité à l'enfance lui fit désirer se rendre à la matinée chez le prince de Guermantes, son nom lui donnant envie de « *me rapprocher de mon enfance et des profondeurs de ma mémoire* » (III, page 857) ; et, sa voiture traversant les rues qui vont vers les Champs-Élysées,

il eut l'impression d'entrer dans un pays merveilleux et connu, celui de son enfance, qui s'éleva « *lentement vers les hauteurs silencieuses du souvenir* » (III, page 858).

N'était-il pas resté un enfant? On peut même se demander si Proust n'a pas ménagé ses séjours dans des maisons de santé pendant la guerre, non seulement pour quelque peu éluder celle-ci, mais surtout pour le faire vieillir enfin, la maturité enfin acquise s'accompagnant alors de lucidité et de désenchantement. N'était-il pas toujours resté ce qu'on appelle aujourd'hui un « adolescent »? Ne peut-on, avec Maurice Sachs, le considérer comme « une sorte d'enfant-monstre, dont l'esprit aurait toute l'expérience d'homme et l'âme dix ans »?

Sa faiblesse morale fut constante. Dans sa timidité, il fut souvent gêné par son apparence. Ainsi, il raconta qu'au moment où il souhaitait être remarqué par les jeunes filles de Balbec, « *Je m'aperçus dans une glace. En plus du désastre de ne pas avoir été présenté, je remarquai que ma cravate était tout de travers, mon chapeau laissait voir mes cheveux longs, ce qui m'allait mal ; mais c'était une chance tout de même qu'elles m'eussent, même ainsi, rencontré avec Elstir et ne pussent pas m'oublier ; c'en était une autre que j'eusse ce jour-là, sur le conseil de ma grand-mère, mis mon joli gilet qu'il s'en était fallu de si peu que j'eusse remplacé par un affreux, et pris ma plus belle canne.* » [I, 859]). M. de Norpois, lors de la conversation où il critiqua Bergotte, « *m'inspira sur ma propre intelligence des doutes plus graves que ceux qui me déchiraient d'habitude, quand je vis que ce que je mettais mille et mille fois au-dessus de moi-même, ce que je trouvais de plus élevé au monde, était pour lui tout en bas de l'échelle de ses admirations* » (II, page 473).

Surtout, il « *manque de volonté* » (I, page 12), il est si « *pusillanime* » (II, page 608) qu'on ne peut pas croire à ces duels qui sont d'ailleurs mentionnés furtivement alors qu'ils auraient dû être de grands événements de la vie de cet être étriqué :

- « *Si nous allons sur le terrain [...] le courage dont nous avons fait preuve [...] vous ne pouviez pas avaler un tel affront* » (I, page 924).

- « *À propos d'un duel que j'avais eu...* » (II, page 355).

- « *Moi qui me suis battu plusieurs fois en duel sans aucune crainte, au moment de l'affaire Dreyfus* » (II, page 608).

- « *N'étant nullement peureux, j'avais facilement des duels, dont je diminuais pourtant le prestige moral en m'en moquant moi-même, ce qui persuadait aisément qu'ils étaient ridicules.* » (III, page 291).

On croit difficilement aussi à cette prétention martiale : « *La colère, et la méchanceté, ne me venaient que de toute autre manière, par crises furieuses.* » (III, page 291). Il n'y a guère que, face à la « *fureur* » de Charlus que « *d'un mouvement impulsif je voulus frapper quelque chose, et un reste de discernement me faisant respecter un homme tellement plus âgé que moi, et même, à cause de leur dignité artistique, les porcelaines allemandes placées autour de lui, je me précipitai sur le chapeau haute forme neuf du baron, je le jetai par terre, je le piétinai, je m'acharnai à le disloquer entièrement, j'arrachai la coiffe, déchirai en deux la couronne, sans écouter les vociférations de M. de Charlus.* » (II, pages 558-559). Que ne s'est-il conduit ainsi avec cette petite peste d'Albertine !

Il demeura aussi assez constamment un naïf et même un niais plutôt ridicule, poursuivant, tout au long d'« *À la recherche du temps perdu* », un difficile apprentissage. Il reconnut qu'il y eut un « *temps où je croyais ce qu'on disait* » (III, page 770), répéta : « *Dans mon adolescence, je croyais exactement ce qu'on me disait* » (III, page 774). Invité par la princesse de Guermantes, il n'était pas sûr qu'elle l'« *avait réellement invité* » (II, page 576), se demanda si la carte n'avait pas été « *envoyée par un mystificateur* » (II, page 571) ; et il allait encore n'être « *pas pressé d'arriver à cette soirée Guermantes où je n'étais pas certain d'être invité* » (II, page 633), ce qui fit que lorsque « *l'huissier me demanda mon nom, je le lui dis aussi machinalement que le condamné à mort se laisse attacher au billot.* » (II, page 637). Puis, « *absorbé dans la contemplation de la maîtresse de maison* », il restait toujours craintif, quand, « *au lieu de rester assise comme pour les autres invités, elle se leva, vint à moi* », lui tendit la main, « *exécuta autour de moi, en me tenant la main, un tournoiement plein de grâce, dans le tourbillon duquel je me sentais emporté.* » (II, pages 637-638).

Manquant de consistance, il était soumis aux autres, reconnaissant que « *ma frivolité, dès que je n'étais pas seul, me faisait désireux de plaire, plus désireux d'amuser en bavardant que de m'instruire en écoutant* » (III, page 719). Mais, du moins, cela permettrait d'admettre sa prétention : « *Je tenais de ma grand'mère d'être dénué d'amour-propre à un degré qui ferait aisément manquer de dignité.* » (III, page 290).

Sa naïveté se déploya surtout dans ses rapports avec Charlus avec lequel il commit d'abord plusieurs gaffes ; il crut, comme l'aristocrate avait pris un chapeau « *au fond duquel il y avait un G et une couronne ducale* » (II, page 277), à une erreur qu'il lui signala ; puis il lui parla de « *cet idiot de duc de Guermantes* » car il ne savait que c'était son frère (II, page 278).

Mais ce fut surtout la révélation de la personnalité réelle du baron qui fut le point d'aboutissement d'un long jeu de piste, entrepris dès « *Du côté de chez Swann* », au cours duquel Marcel reçut des signaux qui suggéraient le sens de son comportement mais sans comprendre le « *secret que ne portaient pas en eux les autres hommes et qui m'avait déjà rendu si énigmatique le regard de M. de Charlus* ».

C'est à Combray, dans le parc de Tansonville, qu'il lui apparut d'abord, alors qu'il était enfant, sous l'aspect d'un « *monsieur vêtu de coutil et que je ne connaissais pas, [qui] fixait vers moi des yeux qui lui sortaient de la tête* » (I, page 141). Il le revit plus tard à Balbec et ne comprit toujours pas quand il se trouva face à « *un homme d'une quarantaine d'années, très grand et assez gros, avec des moustaches assez noires, et qui, tout en frappant nerveusement son pantalon avec une badine, fixait sur moi des yeux dilatés par l'attention [et qui] lança sur moi une suprême oeillade à la fois hardie, prudente, rapide et profonde, comme un dernier coup que l'on tire au moment de prendre la fuite* » (I, pages 751-752) ; il le prit pour un escroc ou un aliéné. Mais il apprit que c'était un Guermantes, le neveu de Mme de Villeparisis qui le présenta à lui et à sa grand-mère. Le baron les invita à prendre le thé. Pourtant, d'abord, il ne le regarda pas, « *ses yeux, qui n'étaient jamais fixés sur l'interlocuteur, se promenant perpétuellement dans toutes les directions* » (I, page 759), tandis qu'il semblait avoir oublié l'invitation qu'il avait faite. Puis, tout en causant avec Mme de Villeparisis et la grand-mère de Marcel, « *il se contentait seulement, détournant par moments le regard investigateur de ses yeux pénétrants, de l'attacher sur ma figure, avec le même sérieux, le même air de préoccupation, que si elle eût été un manuscrit difficile à déchiffrer.* » (I, page 760). Marcel devant aller se coucher et Saint-Loup ayant fait allusion « *à la tristesse que j'éprouvais souvent le soir avant de m'endormir* », Charlus vint aimablement lui rendre visite dans sa chambre et lui donner, pour l'aider à supporter son angoisse avant le sommeil, un livre de Bergotte, lui disant : « *Vous n'avez peut-être pas de mérite personnel [...] Mais, pour un temps du moins, vous avez la jeunesse, et c'est toujours une séduction. [...] Je m'efforce de tout comprendre et je me garde de rien condamner [...] Je sais ce qu'on peut souffrir pour des choses que les autres ne comprendraient pas. [...] Votre affection pour votre grand'mère est une tendresse permise, je veux dire une tendresse payée de retour. Il y en a tant dont on ne peut dire cela.* » (I, page 766). Puis il voulut faire venir Aimé, le maître d'hôtel qu'il poursuivait alors et qui tâchait de lui échapper, et, n'y ayant pas réussi, « *M. de Charlus marchait. Quelques minutes se passèrent ainsi, puis, après quelques instants d'hésitation et se reprenant à plusieurs fois, il pivota sur lui-même et de sa voix redevenue cinglante, il me jeta : "Bonsoir, Monsieur" et partit.* » (I, page 766). Le lendemain, sur la plage, Marcel fut « *bien étonné de l'entendre me dire, en me pinçant le cou, avec une familiarité et un rire vulgaires : "Mais on s'en fiche bien de sa vieille grand'mère, hein? petite fripouille !"* » et de le voir se montrer méprisant et cassant à son égard (I, page 767). Il réapparut lors de la matinée chez Mme de Villeparisis où il empêcha que le saluât Marcel qui fit son portrait : « *La houpette de ses cheveux gris, son œil dont le sourcil était relevé par le monocle et qui souriait, sa boutonnière en fleurs rouges, formaient comme les trois sommets mobiles d'un triangle convulsif et frappant.* » (II, page 269). Mme de Villeparisis avait voulu l'empêcher de partir avec lui (II, page 283), mais, alors qu'il était dans l'escalier, Charlus le rattrapa, marcha avec lui en le prenant par le bras, lui montrant « *cette familiarité intermittente qui m'avait déjà frappé à Balbec et qui contrastait avec la dureté de son accent* », le regardant « *avec cette fixité intense, cette dureté perçante qui m'avaient frappé le premier matin où je l'avais aperçu* » (II, page 286). Il l'assura du « *caractère purement désintéressé et charitable de la proposition que je vais vous adresser* » (II, page 286), lui dit qu'il l'avait méprisé à Balbec mais qu'il le considérait comme « *assez*



*intelligent* » puisqu'il « *appartenait à la petite bourgeoisie* » qui lit, tandis que lui était de ces grands et puissants Guermantes ; qu'il pourrait se consacrer à « *un arbuste humain* » ; qu'il avait « *un trésor d'expérience, une sorte de dossier secret et inestimable, que je n'ai pas cru devoir utiliser pour moi-même, mais qui serait sans prix pour un jeune homme* », s'offrant donc à diriger sa vie. (II, pages 284-296). Et Marcel aurait dû s'inquiéter à l'entendre rester mystérieux sur « *ce que je suis personnellement* », lui parler d'« *une franc-maçonnerie* » à laquelle il appartenait (II, page 290), l'inviter à céder à ses pressantes avances : « *Ne soyez pas bête, ne refusez pas par discrétion. Comprenez que si je vous rends un grand service, je n'estime pas que vous m'en rendiez un moins grand. Il y a longtemps que les gens du monde ont cessé de m'intéresser, je n'ai plus qu'une passion, chercher à racheter les fautes de ma vie en faisant profiter de ce que je sais une âme encore vierge et capable d'être enflammée par la vertu [...] Il faudrait que je vous visse souvent, très souvent, chaque jour.* » (II, page 291), lui donner encore ces directives : « *Le premier sacrifice qu'il faut me faire - j'en exigerai autant que je vous ferai de dons - c'est de ne pas aller dans le monde. [...] Plus tard, quand vous serez un homme arrivé, si cela vous amuse de descendre un moment dans le monde, ce sera peut-être sans inconvénients. Alors je n'ai pas besoin de vous dire de quelle utilité je pourrai vous être. Le "Sésame" de l'hôtel de Guermantes et de tous ceux qui valent la peine que la porte s'ouvre grande devant vous, c'est moi qui le détiens. Je serai juge et entends rester maître de l'heure. Actuellement, vous êtes un catéchumène. [...] En allant dans le monde, vous ne feriez que nuire à votre situation, déformer votre intelligence et votre caractère. Du reste, il faudrait surveiller même et surtout vos camaraderies. Ayez des maîtresses si votre famille n'y voit pas d'inconvénient, cela ne me regarde pas et même je ne peux que vous y encourager, jeune polisson, jeune polisson qui allez avoir bientôt besoin de vous faire raser, me dit-il en me touchant le menton. Mais le choix des amis hommes a une autre importance. Sur dix jeunes gens, huit sont de petites fripouilles, de petits misérables capables de vous faire un tort que vous ne réparerez jamais. Tenez, mon neveu Saint-Loup est à la rigueur un bon camarade pour vous. Au point de vue de votre avenir, il ne pourra vous être utile en rien ; mais pour cela, moi je suffis. Et, somme toute, pour sortir avec vous, aux moments où vous aurez assez de moi, il me semble ne pas présenter d'inconvénient sérieux, à ce que je crois. Du moins, lui c'est un homme, ce n'est pas un de ces efféminés comme on en rencontre tant aujourd'hui, qui ont l'air de petits truqueurs et qui mèneront peut-être demain à l'échafaud leurs innocentes victimes.* » (II, pages 293-295).

Il invita l'ingénu à lui rendre visite, et il obtempéra. Mais il le fit attendre longtemps dans un salon avant de l'accueillir « *en robe de chambre chinoise, le cou nu, étendu sur un canapé* », en fixant sur lui « *des yeux implacables* », en ne répondant pas à son salut. Marcel le décrivit à nouveau : « *Certes sa tête magnifique, et qui répugnait, l'emportait pourtant sur celle de tous les siens ; on eût dit Apollon vieilli ; mais un jus olivâtre, hépatique, semblait prêt à sortir de sa bouche mauvaise ; pour l'intelligence, on ne pouvait nier que la sienne, par un vaste écart de compas, avait vue sur beaucoup de choses qui resteraient toujours inconnues au duc de Guermantes. Mais de quelques belles paroles qu'il colorât toutes ses haines, on sentait que, même s'il y avait tantôt de l'orgueil offensé, tantôt un amour déçu, ou une rancune, du sadisme, une taquinerie, une idée fixe, cet homme était capable d'assassiner et de prouver à force de logique et de beau langage, qu'il avait eu raison de le faire et n'en était pas moins supérieur de cent coudées à son frère, sa belle-sœur, etc., etc.* » (II, page 555). Montrant une « *colère froide* », il lui fit alors une scène violente, en apparence incompréhensible, proféra des reproches, « *en pesant tous les termes, dont il faisait précéder les plus impertinents d'une double paire de consonnes* » (II, page 554). Il lui révéla : « *Je vous ai soumis à l'épreuve que le seul homme éminent de notre monde appelle avec esprit l'épreuve de la trop grande amabilité et qu'il déclare à bon droit la plus terrible de toutes, la seule qui puisse séparer le bon grain de l'ivraie. Je vous reprocherais à peine de l'avoir subie sans succès, car ceux qui en triomphent sont bien rares. Mais du moins, et c'est la conclusion que je prétends tirer des dernières paroles que nous échangerons sur terre, j'entends être à l'abri de vos inventions calomnieuses.* » (II, page 556). Il lui reprocha d'avoir « *laissé sans réponse la proposition* » qu'il lui avait faite et, « *avec vraiment des pleurs dans sa voix* », se plaignit qu'il n'ait pas eu de considération pour son âge, lui fit savoir : « *J'avais conçu pour vous des choses infiniment séduisantes que je m'étais bien gardé de vous dire* » (II, page 557), lui retira sa sympathie. Marcel, pensant avoir lui-même été « *perfidement calomnié* »

(II, page 559), se mit en colère, et cet affrontement fut suivi d'une demi-réconciliation qui permit au baron de lui prendre « *le menton entre deux doigts pour ainsi dire magnétisés, qui, après avoir résisté un instant, remontèrent jusqu'à mes oreilles* » et de se plaindre : « *Ah ! ce serait agréable de regarder ce "clair de lune bleu" au Bois avec quelqu'un comme vous [...] car vous êtes gentil tout de même, vous pourriez l'être plus que personne* » (II, page 562). S'il proféra : « *Nous devons nous quitter pour toujours* » (II, page 563), il proposa cependant de lui donner « *une édition curieuse de Mme de Sévigné* », ce qui entraînerait une autre visite. En le raccompagnant en voiture, il put encore le sermonner : « *« Que l'exemple actuel vous serve d'enseignement. Ne le négligez pas. Une sympathie est toujours précieuse. »* » (II, page 565).

Il fallut, pour qu'à ses « *yeux dessillés* » apparaisse enfin qui était vraiment Charlus, que son vice caché devienne évident, qu'il assiste à sa manœuvre pour s'approcher de Jupien, qu'il suive les mimiques codées comme féminines et données pour risibles que fit le giletier afin de séduire le baron. Le jeu de regards fixes, attentifs et intenses qu'ils échangèrent, langage muet du désir, s'organisa alors pour lui selon une logique rigoureuse et « *rétrospectivement les hauts et les bas eux-mêmes de ses relations avec moi, tout ce qui avait paru jusque-là incohérent à mon esprit, devenait intelligible, se montrait évident.* » (II, page 614). Il avait enfin compris que Charlus était un inverti : « *Jusqu'ici je m'étais trouvé, en face de M. de Charlus, de la même façon qu'un homme distrait, lequel, devant une femme enceinte dont il n'a pas remarqué la taille alourdie, s'obstine, tandis qu'elle lui répète en souriant : "Oui, je suis un peu fatiguée en ce moment", à lui demander indiscrètement : "Qu'avez-vous donc?" Mais que quelqu'un lui dise : "Elle est grosse", soudain il aperçoit le ventre et ne verra plus que lui. C'est la raison qui ouvre les yeux ; une erreur dissipée nous donne un sens de plus.* » (II, page 613). Il comprit alors aussi la scène que lui avait faite Charlus (II, page 629). Et, curieusement, après sa cécité prolongée, il montra une perspicacité hors du commun.

Il en manqua pourtant totalement à l'égard d'Albertine, sa niaiserie étant d'autant plus grave et ridicule qu'il était en proie à une jalousie qui était une sorte de folie soupçonneuse et interprétative, car, animé par son « *sentiment inquisitorial* » (III, page 57), il voulut exercer une minutieuse surveillance mais lui échappèrent pourtant les vérités les plus évidentes, comme le prouva son incapacité à comprendre l'incident des seringas (III, pages 54-55). Il fallut longtemps pour que la vie avec Albertine et avec Françoise l'« *habitue à soupçonner chez elles des pensées, des projets qu'elles n'exprimaient pas* ». (III, page 770).

Alors que Proust aurait pu écrire un autre roman, celui des relations sinon des amours de Charlus et de Marcel, il choisit de faire de son personnage un hétérosexuel. Mais son orientation sexuelle paraît peu affirmée quand on relève toutes les occasions où il a montré son intérêt pour les jeunes hommes, bien qu'il ait affirmé son « *indifférence physique absolue à l'égard de* » Morel (II, page 1032).

Après la représentation de la pièce où joua Rachel, il fut « *charmé* » par « *un jeune homme en toque de velours, en jupe hortensia, les joues crayonnées de rouge comme une page d'album de Watteau, lequel, la bouche souriante, les yeux au ciel, esquissant de gracieux signes avec les paumes de ses mains et bondissant légèrement, semblait tellement d'une autre espèce que les gens raisonnables en veston et en redingote au milieu desquels il poursuivait comme un fou son rêve extasié, si étranger aux préoccupations de leur vie, si antérieur aux habitudes de leur civilisation, si affranchi des lois de la nature, que c'était quelque chose d'aussi reposant et d'aussi frais que de voir un papillon égaré dans la foule* » (II, page 177). Chez Mme de Villeparisis, il observa « *un jeune domestique, à l'air hardi et à la figure charmante (mais rognée si juste pour rester parfaite que le nez était un peu rouge et la peau légèrement enflammée, comme s'ils gardaient quelque trace de la récente et sculpturale incision)* » (II, pages 199-200). À Balbec, il remarqua un nouveau chasseur à la porte de l'hôtel qui « *ne savait qu'ôter et remettre sa casquette* » (II, pages 772-773). Il porta aussi un grand intérêt au « *lift* » dont il commenta les manières et le langage (II, pages 790-791). Au restaurant de Rivebelle, ce fut bien lui qui suivit des yeux le garçon « *à la figure rose, aux cheveux noirs tout tordus comme une flamme, qui s'élançait dans toute cette vaste étendue* », qu'« *on apercevait tantôt ici, tantôt là, comme des statues successives d'un jeune dieu courant* », l'attention que lui porta aussi Albertine suscitant alors sa jalousie délirante (II, page 1016). Il employa un chauffeur « *charmant* » et qui « *s'exprimait si simplement qu'on eût toujours dit paroles d'Évangile* », ce qui fit qu'il devint, dans les phrases

suivantes, un « *jeune évangéliste, appuyé sur sa roue de consécration* », un « *jeune apôtre* » qui « *accomplissait miraculeusement la multiplication des kilomètres* » (ce chauffeur était en réalité celui de Proust, Alfred Agostinelli ! aussi, quand la mère de Marcel, mécontente de « *voir un chauffeur d'automobile dîner avec moi dans la salle à manger* », « *me disait : "Il me semble que tu pourrais avoir mieux comme ami qu'un mécanicien"*, comme elle aurait dit, s'il se fût agi de mariage : « *Tu pourrais trouver mieux comme parti* » » [II, page 1027], on peut penser que c'était justement ce qu'elle voulait dire !), ignorant alors (et il précisa : cette « *connaissance m'eût évité bien des chagrins* ») « *qu'il était très lié (sans qu'ils eussent jamais l'air de se connaître devant les autres) avec Morel* » (II, pages 1027-1028). Après la guerre, il s'intéressa encore à « *un jeune Létourville* » qui « *venait de sortir de Saint-Cyr* », dont il se disait que « *ce serait pour moi un gentil camarade comme avait été Saint-Loup* » (III, page 927) et même « *un camarade rêvé* » (III, page 928).

Car le grand amour masculin de Marcel fut évidemment Saint-Loup : « *En le voyant pour la première fois, je n'avais pas cru qu'une intelligence parente de la mienne pût s'envelopper de tant d'élégance extérieure de vêtements et d'attitude. Sur son plumage je l'avais jugé d'une autre espèce.* » (II, page 864). À sa mort, il resta pendant plusieurs jours enfermé dans sa chambre, pensant à lui, se souvenant de son amitié, voyant un secret parallèle entre sa vie et celle d'Albertine (III, page 848). Un épisode est significatif. Après son aventure dans l'hôtel de Jupien, quand survint une alerte, Marcel se dit « *qu'importaient sirènes et gothas à ceux qui étaient venus chercher leur plaisir* » (III, pages 833-834), qu'aux « *habitués de Jupien* » « *le danger physique menaçant les délivrait de la crainte dont ils étaient maladivement persécutés depuis longtemps* », et il fit alors du métro où ils s'étaient réfugiés un immense lupanar : « *L'obscurité qui baigne toute chose comme un élément nouveau a pour effet, irrésistiblement tentateur pour certaines personnes, de supprimer le premier stade du plaisir et de nous faire entrer de plain-pied dans un domaine de caresses où l'on n'accède d'habitude qu'après quelque temps. Que l'objet convoité soit en effet une femme ou un homme, même à supposer que l'abord soit simple, et inutiles les marivaudages qui s'éterniseraient dans un salon (du moins en plein jour), le soir (même dans une rue si faiblement éclairée qu'elle soit), il y a du moins un préambule où les yeux seuls mangent le blé en herbe, où la crainte des passants, de l'être recherché lui-même, empêchent de faire plus de regarder, de parler. Dans l'obscurité, tout ce vieux jeu se trouve aboli, les mains, les lèvres, les corps peuvent entrer en jeu les premiers. Il reste l'excuse de l'obscurité même, et des erreurs qu'elle engendre, si l'on est mal reçu. Si on l'est bien, cette réponse immédiate du corps qui ne se retire pas, qui se rapproche, nous donne de celle (ou celui) à qui nous nous adressons silencieusement, une idée qu'elle est sans préjugés, pleine de vice, idée qui ajoute un surcroît au bonheur d'avoir pu mordre à même le fruit sans le convoiter des yeux et sans demander de permission. Cependant l'obscurité persiste ; plongés dans cet élément nouveau, les habitués de Jupien croyant avoir voyagé, être venu assister à un phénomène naturel comme un mascaret ou comme une éclipse, et goûter au lieu d'un plaisir tout préparé et sédentaire celui d'une rencontre fortuite dans l'inconnu, célébraient, aux grondements volcaniques des bombes, au pied d'un mauvais lieu pompéien, des rites secrets dans les ténèbres des catacombes.* » (III, pages 834-835). Dans cet hymne au plaisir frémit tant de cette sensualité si peu présente ailleurs qu'on peut se demander si Marcel n'avait pas enfin « *mordu à même le fruit* » et même, l'obscurité aidant, au fruit interdit qui le titillait tant !

On peut donc se demander si cet hétérosexuel qu'était censé être Marcel en était vraiment un. Il allait manifester une fascination soutenue pour l'homosexualité, une obsession même, qui excèdent le cadre de la vraisemblance. Proust ne masqua-t-il pas son inversion sous une hétérosexualité de diversion ?

Il reste qu'étant officiellement hétérosexuel, Marcel rêvait de la Femme : « *Quelquefois, comme Ève naquit d'une côte d'Adam, une femme naissait pendant mon sommeil d'une fausse position de ma cuisse. Formée du plaisir que j'étais sur le point de goûter, je m'imaginai que c'était elle qui me l'offrait. Mon corps qui sentait dans le sien ma propre chaleur voulait s'y rejoindre, je m'éveillais. Le reste des humains m'apparaissait comme bien lointain auprès de cette femme que j'avais quittée, il y avait quelques moments à peine ; ma joue était chaude encore de son baiser, mon corps courbaturé par le poids de sa taille. Si, comme il arrivait quelquefois, elle avait les traits d'une femme que j'avais*

connue dans la vie, j'allais me donner tout entier à ce but : la retrouver, comme ceux qui partent en voyage pour voir de leurs yeux une cité désirée et s'imaginent qu'on peut goûter dans une réalité le charme du songe. Peu à peu son souvenir s'évanouissait, j'avais oublié la fille de mon rêve. » (I, pages 4-5). Alors qu'il était, semble-t-il, âgé de quatorze ans, le désir fut suivi du plaisir : après avoir éprouvé « le désir de voir surgir devant moi une paysanne que je pourrais serrer dans mes bras », le « plaisir dont il était accompagné » (I, page 156) l'amena à frayer en lui « une route inconnue et que je croyais mortelle, jusqu'au moment où une trace naturelle comme celle d'un colimaçon s'ajoutait aux feuilles de cassis sauvage qui se penchaient jusqu'à moi » (I, page 158) : on comprend donc, si l'on interprète l'expression discrètement alambiquée, qu'il avait découvert la masturbation. Et il aurait connu, pour la première fois, l'amour avec une de ses « petites cousines » sur le canapé de tante Léonie (I, page 578).

Était-ce avant ou après qu'il ait aimé Gilberte Swann? « É lancée et rousse » (III, page 501), elle avait une « personnalité sensuelle et volontaire », une « nature volontaire et rusée » (III, page 502). Il pensait être tombé amoureux d'elle alors que, plus tard, en 1916, elle lui écrivit : « Je vous assure en toute vérité que c'était moi qui étais amoureuse de vous » (III, page 756). Il indiqua : « C'était ma croyance en Bergotte, en Swann, qui m'avait fait aimer Gilberte. » (III, page 839). Et, comme l'écrivain était la vedette de son salon, « Mme Swann pouvait croire que c'était par snobisme que je me rapprochais de sa fille », tandis que, d'autre part, à cette fille « un oncle de Swann venait de laisser près de quatre-vingts millions », « ce qui faisait que le faubourg Saint-Germain commençait à penser à elle » (II, page 747). « À l'époque où j'aimais Gilberte, je croyais encore que l'Amour existait réellement en dehors de nous ; que, en permettant tout au plus que nous écartions les obstacles, il offrait ses bonheurs dans un ordre auquel on n'était pas libre de rien changer ; il me semblait que si j'avais, de mon chef, substitué à la douceur de l'aveu la simulation de l'indifférence, je ne me serais pas seulement privé d'une de ses joies dont j'avais le plus rêvé, mais que je me serais fabriqué à ma guise un amour factice et sans valeur, sans communication avec le vrai, dont j'aurais renoncé à suivre les chemins mystérieux et préexistants. » (I, page 401). Mais il comprit qu'il ne peut y avoir de calme dans l'amour puisque ce qu'on a obtenu n'est jamais qu'un nouveau point de départ pour désirer davantage, qu'aimer, c'est avant tout souffrir. Cela n'empêcha pas leurs amours d'être aussi malheureuses que l'avaient été celles de Swann et d'Odette : trop aimée, elle resta lointaine et fuyante, lui annonça avec une joie cruelle qu'elle ne reviendrait pas avant le 1er janvier aux Champs-Élysées ; et il se résolut à ne plus la voir pour garder à ses yeux quelque prestige. Il observa que l'amour qui met son espoir dans le lendemain « défaisait chaque soir le travail mal fait de la journée » (I, page 411), mais qu'une ouvrière invisible et sans pitié rétablissait les faits dans leur ordre véritable, que « dans mon amitié avec Gilberte, c'est moi seul qui aimais » (I, page 412). Pourtant, comme elle ne venait plus aux Champs-Élysées, il « ne se rappelait même pas sa figure » car « notre attention en face de l'être aimé est trop tremblante pour qu'elle puisse obtenir de lui une image bien nette. » (I, page 489). Il continua pourtant à fréquenter ses parents ; mais, ce faisant, il créa peu à peu les conditions de l'indifférence. Il la vit alors « à côté d'un jeune homme avec qui elle causait et duquel je ne pus distinguer le visage » (I, page 623). Deux ans plus tard, lorsqu'il partit en vacances à Balbec, il était à peu près totalement guéri de son amour, et resta indifférent à l'invitation de Swann de venir la voir : « Je n'aimais plus Gilberte. Elle était pour moi comme une morte qu'on a longtemps pleurée, puis l'oubli est venu, et, si elle ressuscitait, elle ne pourrait plus s'insérer dans une vie qui n'est plus faite pour elle. Je n'avais plus envie de la voir, ni même cette envie de lui montrer que je ne tenais pas à la voir et que chaque jour, quand je l'aimais, je me promettais de lui témoigner quand je ne l'aimerais plus. » (II, page 713). Plus tard, il lui écrivit, sans rien de l'émotion d'autrefois (II, page 739). Elle épousa Robert de Saint-Loup (III, page 656) et il vint « passer quelques jours à Tansonville, parce que j'avais appris que Gilberte était malheureuse, trompée par Robert » (III, page 678). Au cours de ce séjour, il fit des promenades avec elle qui lui rappelèrent celles de son enfance, bien qu'il semblait éprouver peu de plaisir à revoir Combray (III, page 691). Elle lui apprit que les côtés de Guermantes et de Méséglise « n'étaient pas aussi inconciliables que j'avais cru » (III, page 693). Elle lui révéla le sens du geste qu'elle lui avait fait jadis : tombée amoureuse de lui le jour où ils s'étaient aperçus à Combray, elle trouvait qu'il était un « joli petit garçon » et aurait voulu qu'il vienne « jouer

avec de petits amis, dans les ruines du donjon de Roussainville » (III, page 694). Il l'avait aimée comme il avait aimé Albertine, mais il se disait : « *Les femmes qu'on n'aime plus et qu'on rencontre après des années, n'y a-t-il pas entre elles et vous la mort.* » (III, page 695). Il n'avait même pas envie de lui demander « *avec qui elle descendait les Champs-Élysées* », autre exemple de « *cette incuriosité amenée par le temps* » (III, page 695), mais Proust ajouta ultérieurement : « *C'était Léa habillée en homme* », l'actrice Léa, ce qui fit basculer Gilberte aussi du côté de Gommorrhé. Et, plus tard, Albertine prétendit qu'alors qu'elles étaient élèves dans le même cours, elle l'avait embrassée et lui avait demandé « *tout d'un coup si j'aimais les femmes* », que, pour « *la mystifier* », elle lui avait répondu « *oui* », mais, ajouta-t-elle, « *Nous ne fîmes rien du tout* » (III, page 376). Ainsi Gilberte fut soumise, elle aussi, à la loi du retournement ironique encore appliquée à Saint-Loup car, si, « *pendant ces promenades, Gilberte me parlait de Robert comme se détournant d'elle, mais pour aller vers d'autres femmes* », Marcel le savait sodomiste. Il la retrouva lors de la réception chez le prince de Guermantes où elle l'invita à dîner avec elle (III, page 931), lui demanda : « *Puisque vous sortez quelquefois de votre tour d'ivoire, des petites réunions intimes chez moi, où j'inviterais des esprits sympathiques, ne vous conviendraient-elles pas mieux?* » (III, page 985), lui présenta sa fille, ce qui raviva chez lui l'« *idée du Temps passé* » (III, page 1029). Dans sa déconvenue avec Gilberte, Marcel avait eu cette révélation, essentielle à toute son œuvre romanesque, qu'aimer c'est avant tout souffrir et qu'entre deux êtres celui qui aime le plus est toujours vulnérable et le plus souvent victime.

Un rêve d'amour aristocratique fut caressé par Marcel quand il fut, à Balbec, séduit par Mlle de Stermaria chez laquelle il remarqua « *son joli visage pâle et presque bleuté, ce qu'il y avait de particulier dans le port de sa haute taille, dans sa démarche, et qui m'évoquait avec raison son hérédité, son éducation aristocratique* », « *la tige héréditaire donnant à ce teint composé de suc choisis la saveur d'un fruit exotique ou d'un cru célèbre* » (I, page 684), « *la singularité hardie et toujours belle de ses attitudes [...] la sécheresse d'un regard vite épuisé, la dureté foncière, familiale, qu'on sentait mal recouverte sous ses inflexions personnelles [...] une sorte de cran d'arrêt atavique auquel elle revenait dès que dans un coup d'oeil ou une intonation elle avait achevé de donner sa pensée propre [...] cette insuffisance de sympathie humaine, des lacunes de sensibilité, un manque d'ampleur dans l'étoffe qui à tout moment faisait défaut* », mais aussi « *cette douceur presque humble que le goût prédominant des plaisirs des sens donne à la plus fière* » (I, pages 688-689) et qui lui fit croire « *sentir qu'elle eût facilement permis que je vinsse chercher sur elle le goût de cette vie si poétique qu'elle menait en Bretagne* », d'autant plus qu'il la croit « *pauvre* » ! (I, page 689). Il imagina tout un roman où, comme elle portait, « *enclose en elle* », la poésie d'un château romanesque, d'une île bretonne, il l'y aurait « *possédée* » (I, page 688). Mais elle se maria. Cependant, elle divorça, et il caressa de nouveau des projets à son égard, lui fit une invitation au restaurant : « *Les jours qui précédèrent mon dîner avec Mme de Stermaria me furent, non pas délicieux, mais insupportables. [...] Ce qu'il me fallait, c'était la posséder dans l'île du Bois de Boulogne où je l'avais invitée à dîner* », cet endroit lui ayant « *semblé fait pour le plaisir parce que je m'étais trouvé aller y goûter la tristesse de n'en avoir aucun à y abriter.* » (II, page 382-383). Le lendemain, ayant envoyé une voiture pour elle, il vit revenir le cocher avec une lettre où elle se décommandait. « *Je restai immobile, étourdi par le choc que j'avais reçu [...] Mes rêves de jeune vierge féodale dans une île brumeuse avaient frayé le chemin à un amour encore inexistant. Maintenant, ma déception, ma colère, mon désir de ressaisir celle qui venait de se refuser, pouvaient, en mettant ma sensibilité de la partie, fixer l'amour possible que jusque-là mon imagination seule m'avait, mais plus mollement, offert* » (II, page 393). Et il resta à sangloter sur des tapis enroulés !

Mais Marcel poursuivait depuis longtemps un rêve d'amour aristocratique encore plus fou. Jeune garçon déjà, il entretenait une passion pour la duchesse de Guermantes. L'ayant aperçue de profil, à l'église de Combray, au-dessous du vitrail de son aïeul, Gilbert le Mauvais, sire de Guermantes, il se dit : « *Quelle noblesse ! Comme c'est bien une fière Guermantes, la descendante de Geneviève de Brabant, que j'ai devant moi !* » ('Du côté de chez Swann'), devint subitement amoureux d'elle et ne cessa plus de rêver d'elle. Il la voyait portant avec elle tous les châteaux des terres dont elle était duchesse ou vicomtesse, à la façon de ces personnages sculptés au linteau d'un portail qui

présentent dans leurs mains la cathédrale qu'ils ont construite. « *C'était ma croyance en Gilbert le Mauvais qui m'avait fait aimer Mme de Guermantes* » (III, page 839). Ce fut aussi le prestige de ce nom même de Guermantes, de ses sonorités, qui le faisait vibrer. Or ses parents ayant pris un appartement dans l'une des ailes de l'hôtel de Guermantes à Paris, il put souvent l'apercevoir, s'employa à la voir passer, nota ainsi « *les apparitions successives de visages différents* » (II, page 63). Il put se dire : « *J'aimais vraiment Mme de Guermantes. Le plus grand bonheur que j'eusse pu demander à Dieu eût été de faire fondre sur elle toutes les calamités, et que ruinée, déconsidérée, dépouillée de tous les privilèges qui me séparaient d'elle, n'ayant plus de maison où habiter ni de gens qui consentissent à la saluer, elle vint me demander asile [...] m'implorer, moi qui étais devenu par suite de circonstances inverses riche et puissant* », non sans se rendre compte toutefois que « *j'avais, hélas, dans la réalité, choisi précisément pour l'aimer la femme qui réunissait peut-être le plus d'avantages différents et aux yeux de qui, à cause de cela, je ne pouvais espérer avoir aucun prestige ; car elle était aussi riche que le plus riche qui n'eût pas été noble ; sans compter ce charme personnel qui la mettait à la mode, en faisant entre toutes une sorte de reine* », non sans se rendre compte aussi que « *je lui déplaisais en allant chaque matin au-devant d'elle* » (II, pages 67-68). Et Françoise lui apprit que « *Mme de Guermantes était excédée de me rencontrer tous les jours* », mais il ne pouvait le voir par l'air qu'elle avait sur son visage car ses sentiments étaient impénétrables. Il la vit à l'Opéra, où « *la duchesse, de déesse devenue femme et me semblant tout d'un coup mille fois plus belle, leva vers moi la main gantée de blanc qu'elle tenait appuyée sur le rebord de la loge [...] fit pleuvoir sur moi l'averse étincelante et céleste de son sourire.* » (II, page 58). Il décida d'aller rendre visite à Saint-Loup, le neveu de la duchesse, dans sa garnison de Doncières, espérant pouvoir grâce à lui approcher d'elle. Mais, là-bas, ne l'ayant pas vue depuis quatorze jours, il la regretta beaucoup, voyait dans ce sentiment particulier une petite partie de l'universel amour. Il trouva un prétexte pour obtenir de Saint-Loup de le faire accéder à elle : « *Elle a chez elle au moins un très beau tableau d'Elstir.* » (II, page 126). Lors de la matinée chez Mme de Villeparisis, il eut « *peine à retrouver dans le beau visage, trop humain, de Mme de Guermantes l'inconnu de son nom* » (II, page 209) dont il en vint à considérer que, « *comme il était accompagné de son titre, il ajoutait à sa personne physique son duché qui se projetait autour d'elle et faisait régner la fraîcheur ombreuse et dorée des bois de Guermantes au milieu du salon.* » (II, page 204). À la fin de la soirée chez la princesse de Guermantes, il l'admira dans l'escalier : « *Droite, isolée, ayant à ses côtés son mari et moi, la duchesse se tenait à gauche de l'escalier, déjà enveloppée dans son manteau à la Tiepolo, le col enserré dans le fermoir de rubis, dévorée des yeux par des femmes, des hommes, qui cherchaient à surprendre le secret de son élégance et de sa beauté.* » (II, page 719). Cependant, sa mère le guérit de cet amour en lui disant : « *Tu as vraiment des choses plus sérieuses que de te poster sur le chemin d'une femme qui se moque de toi.* » (II, page 371). Et, alors que, chez Mme de Villeparisis, on commentait « *la grande nouvelle, la séparation qu'on disait déjà accomplie entre le duc et la duchesse* », qu'il put voir « *déboucher, majestueuse, ample et haute dans une longue robe de satin jaune à laquelle étaient attachés en relief d'énormes pavots noirs, la duchesse* », il admit : « *Sa vue ne me causait plus aucun trouble* » (II, page 371). Saint-Loup, lui ayant parlé, elle s'adressa alors à lui avec amabilité, « *laissant pleuvoir sur moi la lumière de son regard bleu, hésita un instant, déplia et tendit la tige de son bras, pencha en avant son corps qui se redressa rapidement en arrière* », la conversation avec celui qui habitait à côté de chez elle étant cependant alimentée par le militaire (II, pages 254-255). Et elle s'esquiva « *sans me dire adieu* » constata Marcel, déçu de sentir qu'elle lui était hostile, alors qu'en fait, « *elle venait d'apercevoir Mme Swann* » (II, pages 263-264). Lors de la soirée chez Mme de Villeparisis, déviant « *de sa marche stellaire* » (II, page 377), elle tint à avoir une conversation avec lui, et, comme l'on parlait de sa séparation d'avec le duc, les personnes présentes « *pensèrent qu'on les avait mal renseignées, que c'était non la duchesse, mais le duc, qui demandait la séparation à cause de moi* » (II, page 375) ; elle l'effleura « *par son admirable bras nu autour duquel un duvet imperceptible et innombrable faisait fumer perpétuellement comme une vapeur dorée, et par la torsade blonde de ses cheveux qui m'envoyait leur odeur.* » (II, page 374), l'invita à dîner, lui parla de son beau-frère, le baron de Charlus ; aussi médita-t-il sur le changement qui s'était opéré en elle à son égard et en lui au sien. Quand il vint lui demander des renseignements au sujet de certaines toilettes qu'il désirait offrir à son amie, Albertine, elle « *me sembla à cette époque plus*

*agréable qu'au temps où je l'aimais encore* » (III, page 34) ; il lui rappela que « *le jour où vous deviez dîner chez Mme de Saint-Euverte, avant d'aller chez la princesse de Guermantes, vous aviez une robe toute rouge, avec des souliers rouges, vous étiez inouïe, vous aviez l'air d'une espèce de grande fleur de sang, d'un rubis en flammes* » (III, page 37), d'autres occasions aussi où elle avait « *une robe jaune avec de grandes fleurs noires* », un « *chapeau de bleuets* ». Enfin, lors de la réception chez le prince de Guermantes, elle le salua ainsi : « *Ah ! quelle joie de vous voir, vous mon plus cher ami !* » (III, 927).

À ce rêve d'amour platonique d'un jeune garçon pour une femme supérieure par l'âge et par la situation, Marcel allait-il substituer de plus charnelles relations? Bloch, qui lui avait révélé : « *Les femmes ne demandent jamais mieux que de faire l'amour* », le conduisit « *dans une maison de passe* » dont la patronne lui vanta une juive. Mais il ne se décida jamais arriver à monter avec elle (I, page 577) et il allait toujours montrer ce manque d'appétence sexuelle, ayant d'ailleurs proclamé d'une part : « *Un attrait sexuel nous fait courir vers vous* » [les jeunes filles] (III, page 64) et reconnu d'autre part : « *Dans ces amours je mets de côté le plaisir physique, qui les accompagne d'ailleurs habituellement, mais ne suffit pas à les constituer* » (II, page 1127), ce qui est un aveu significatif. Cela ne l'empêchait pas de manifester une volonté de séduction et de possession instantanées, surtout de femmes socialement inférieures. Dans ses promenades avec la marquise de Villeparisis, il regrettait que la voiture allât si vite car cela l'empêchait de goûter la beauté des jeunes filles, ce qui lui inspirait ces réflexions : « *Était-ce parce que je ne l'avais qu'entr'aperçue que je l'avais trouvée si belle?* » (I, page 712) - « *si l'imagination est entraînée par le désir de ce que nous ne pouvons posséder, son essor n'est pas limité par une réalité complètement perçue dans ces rencontres où les charmes de la passante sont généralement en relation directe avec la rapidité du passage* » (I, page 713) - la beauté « *est-elle en ce monde autre chose que la partie de complément qu'ajoute à une passante fragmentaire et fugitive notre imagination surexcitée par le regret?* » - « *la beauté est une suite d'hypothèses que rétrécit la laideur en barrant la route que nous voyions déjà s'ouvrir sur l'inconnu* » (I, page 713). Il prétendit séduire une « *belle pêcheuse* » en lui faisant savoir qu'il était avec « *la marquise de Villeparisis* » (I, page 716). Il trouvait « *un grand charme* » à rencontrer « *le visage d'une jolie fille, une marchande de coquillages, de gâteaux ou de fleurs* », à en faire « *dès le matin le but de chacune de ces journées oisives et lumineuses qu'on passe sur la plage* », à « *se délecter à voir, sur un visage féminin, les couleurs étalées aussi purement que sur une fleur.* » (I, page 830). Plus tard, avec une amie d'Albertine, il prit « *feu aussitôt* » (I, page 887). Il justifia cet attrait pour les jeunes filles par la rapidité du vieillissement : « *On n'en vient à n'aimer que les très jeunes filles, celles chez qui la chair comme une pâte précieuse travaille encore. Elles ne sont qu'un flot de matière ductile pétrie à tout moment par l'impression passagère qui les domine. On dirait que chacune est tour à tour une petite statuette de la gaîté, du sérieux juvénile, de la câlinerie, de l'étonnement, modérée par une expression franche, complète mais fugitive. Cette plasticité donne beaucoup de variété et de charme aux gentils égards que nous montre une jeune fille.* » (I, page 905). À Doncières, il lutina « *la servante* » qui lui « *apporta les plats, en haut, dans une petite pièce en bois* » : « *Je pris dans ma main son avant-bras nu comme pour la guider. Voyant qu'elle ne le retirait pas, je le caressai, puis, sans prononcer un mot, l'attirai tout entière à moi, soufflai la bougie et alors lui dis de me fouiller, pour qu'elle eût un peu d'argent. Pendant les jours qui suivirent, le plaisir physique me parut exiger, pour être goûté, non seulement cette servante mais la salle à manger de bois si isolée.* » (II, page 396). Il espérait rencontrer à la Raspelière, où les Verdurin avaient invité Mme Putbus, la « *camériste* » de celle-ci, ainsi que de « *belles inconnues* » (II, page 754). Un jour, dans le train vers la Raspelière, monta « *une splendide jeune fille qui, malheureusement, ne faisait pas partie du petit groupe. Je ne pouvais détacher mes yeux de sa chair de magnolia, de ses yeux noirs, de la construction admirable et haute de ses formes.* » (II, page 883). Plus tard, alors qu'il vivait pourtant avec Albertine, profitant du fait qu'elle était sortie, se penchant à la fenêtre, il eut une « *vue nostalgique* » de petites filles, « *porteuses de pain* » ou « *laitières* » (III, page 136). Françoise lui en envoya une pour lui faire faire une course : une crémillère qu'il avait remarquée et qui était « *délurée* », « *trop coquette* » (III, page 140), « *un peu trop hardie* » (III, page 141), qui « *était parée pour moi de ce charme de l'inconnu qui ne se serait pas ajouté pour moi à une jolie fille trouvée dans ces maisons* »

où elles vous attendent. Elle n'était ni nue, ni déguisée, mais une vraie crémillère, une de celles qu'on s'imagine si jolies quand on n'a pas le temps de s'approcher d'elles » (III, page 141) ; mais, une fois près de lui, elle « se trouva réduite à elle-même. » (III, page 143). Se rendant en voiture au Bois avec Albertine, il regrettait : « J'avais à peine le temps d'apercevoir [...] une jeune fruitière, une crémillère, debout devant sa porte, illuminée par le beau temps, comme une héroïne que mon désir suffisait à engager dans des péripéties délicieuses, au seuil d'un roman que je connaîtrais pas. [...] L'émotion dont je me sentais saisi en apercevant la fille d'un marchand de vins à sa caisse ou une blanchisseuse causant dans la rue, était l'émotion qu'on a à reconnaître des Déesses. » (III, page 167). Quand Albertine fut en fuite, il recueillit « une petite fille pauvre » : « À la maison, je la berçai quelque temps sur mes genoux, mais bientôt sa présence, en me faisant trop sentir l'absence d'Albertine, me fut insupportable. Et je la priai de s'en aller, après lui avoir remis un billet de cinq cents francs. » (III, page 432). À Venise, quand il ne sortait pas avec sa mère, il se livrait à « une recherche passionnée » « de ces femmes d'un genre populaire, les allumettières, les enfileuses de perles, les travailleuses du verre ou de la dentelle, les petites ouvrières aux grands châles noirs à franges, que rien ne m'empêcherait d'aimer. » (III, page 626). Il se rappelait, « avec une violence de désir inouïe, telle fillette de Méséglise ou de Paris, la laitière que j'avais vue au pied d'une colline, le matin, dans mon premier voyage vers Balbec. » (III, page 628). Il s'amouracha aussi d'une Autrichienne « dont les traits ne ressemblaient pas à ceux d'Albertine mais qui me plaisait par la même fraîcheur de teint, le même regard rieur et léger. Bientôt je sentis que je commençais à lui dire les mêmes choses que je disais au début à Albertine, que je lui dissimulais la même douleur quand elle me disait qu'elle ne me verrait pas le lendemain, qu'elle allait à Vérone, et aussitôt l'envie d'aller à Vérone moi aussi. Cela ne dura pas, elle devait repartir pour l'Autriche, je ne la reverrais jamais, mais déjà, vaguement jaloux comme on l'est quand on commence d'être amoureux, en regardant sa charmante et énigmatique figure je me demandais si elle aussi aimait les femmes. » (III, page 649). À Paris, qui était maintenu dans l'obscurité pendant la guerre, ce qui lui « apparaissait, ayant l'air de se soutenir tout seul sur d'impalpables ténèbres, comme une projection purement lumineuse, comme une apparition sans consistance » fut évidemment une « femme qu'en levant les yeux bien haut on distinguait dans cette pénombre dorée, [qui] prenait dans cette nuit où l'on était perdu et où elle-même semblait recluse, le charme mystérieux et voilé d'une vision d'Orient. » (III, page 737). Lors de la réception chez le prince de Guermantes, Gilberte l'ayant invité à des réunions intimes chez elle avec des « esprits sympathiques », pensant que « des intervalles de repos et de société me seraient nécessaires » et que, « plutôt que les conversations intellectuelles que les gens du monde croient utiles aux écrivains, de légères amours avec des jeunes filles en fleurs seraient un aliment choisi que je pourrais à la rigueur permettre à mon imagination » (III, page 987), il lui demanda de faire venir chez elle « de très jeunes filles, pauvres s'il était possible, pour qu'avec de petits cadeaux je puisse leur faire plaisir, sans leur rien demander d'ailleurs que de faire renaître en moi les rêveries, les tristesses d'autrefois, peut-être, un jour improbable, un chaste baiser. [...] Je me donnais l'excuse d'être attiré par un certain égoïsme esthétique vers les belles femmes qui pouvaient me causer de la souffrance, et j'avais un certain sentiment d'idolâtrie pour les futures Gilberte, les futures duchesses de Guermantes, les futures Albertine que je pourrais rencontrer, et qui, me semblait-il, pourraient m'inspirer. [...] J'aurais dû pourtant penser qu'antérieur à chacune était mon sentiment du mystère où elles baignaient. » (III, page 988).

Ainsi, pour Marcel, ces femmes entraperçues satisfaisaient à la fois son goût de l'esthétisme et sa ridicule prétention de conquête, amalgame qu'il s'employa d'ailleurs à définir nettement : « Si l'on cherche à faire tenir dans une formule la loi de nos curiosités amoureuses, il faudrait la chercher dans le maximum d'écart entre une femme aperçue et une femme approchée, caressée. Si les femmes de ce qu'on appelait autrefois les maisons closes, si les cocottes elles-mêmes (à condition que nous sachions qu'elles sont des cocottes) nous attirent si peu, ce n'est pas qu'elles soient moins belles que d'autres, c'est qu'elles sont toutes prêtes ; que ce qu'on veut précisément atteindre, elles nous l'offrent déjà ; c'est qu'elles ne sont pas des conquêtes. [...] Nous sommes des sculpteurs. Nous voulons obtenir d'une femme une statue entièrement différente de celle qu'elle nous a présentée. [...] Nous n'avons de cesse que nous puissions expérimenter si la fière jeune fille au bord de la mer, si la vendeuse à cheval sur le qu'en-dira-t-on, si la distraite marchande de fruits ne sont pas susceptibles,



à la suite de manèges adroits de notre part, de laisser fléchir leur attitude rectiligne, d'entourer notre cou de ces bras qui portaient les fruits, d'incliner sur notre bouche, avec un sourire consentant, des yeux jusque-là glacés et distraits, - ô beauté des yeux sévères aux heures du travail où l'ouvrière craignait tant la médisance de ses compagnes, des yeux qui fuyaient nos obsédants regards et qui maintenant que nous l'avons vue seule à seul, font plier leurs prunelles sous le poids ensoleillé du rire quand nous parlons de faire l'amour ! Entre la vendeuse, la blanchisseuse attentive à repasser, la marchande de fruits, la crémillère - et cette même fillette qui va devenir notre maîtresse, le maximum d'écart est atteint, tendu encore à ses extrêmes limites, et varié par ces gestes habituels de la profession qui font des bras, pendant la durée du labeur, quelque chose d'aussi différent que possible, comme arabesque, de ces souples liens qui déjà, chaque soir, s'enlacent à notre cou tandis que la bouche s'apprête pour le baiser. Aussi passons-nous toute notre vie en inquiètes démarches sans cesse renouvelées auprès des filles sérieuses et que leur métier semble éloigner de nous. Une fois dans nos bras, elles ne sont plus ce qu'elles étaient, cette distance que nous rêvions de franchir est supprimée. Mais on recommence avec d'autres femmes, on donne à ces entreprises tout son temps, tout son argent, toutes ses forces, on crève de rage contre le cocher trop lent qui va peut-être nous faire manquer le premier rendez-vous, on a la fièvre. Ce premier rendez-vous, on sait pourtant qu'il accomplira l'évanouissement d'une illusion. Il n'importe : tant que l'illusion dure, on veut voir si on peut la changer en réalité, et alors on pense à la blanchisseuse dont on a remarqué la froideur. La curiosité amoureuse est comme celle qu'excitent en nous les noms de pays : toujours déçue, elle renaît et reste toujours insatiable. » (III, pages 142-143).

Son entrée dans le « monde » lui permit de penser à la fois à cette « jeune fille de grande naissance qui allait dans une maison de passe et à la femme de chambre de la baronne de Putbus. C'était dans ces deux personnes que, faisant bloc, s'étaient résumés les désirs que m'inspiraient chaque jour tant de beautés de deux classes, d'une part les vulgaires et magnifiques, les majestueuses femmes de chambre de grande maison, enflées d'orgueil et qui disent "nous" en parlant des duchesses, d'autre part ces jeunes filles dont il me suffisait parfois, même sans les avoir vues passer en voiture ou à pied, d'avoir lu le nom dans un compte rendu de bal pour que j'en devinsse amoureux. [...] Mais j'avais beau fondre toute la matière charnelle la plus exquise pour composer, selon l'idéal que m'en avait tracé Saint-Loup, la jeune fille légère et la femme de chambre de Mme Putbus, il manquait à mes deux beautés possédables ce que j'ignorerais tant que je ne les aurais pas vues : le caractère individuel. » (II, page 723). Il s'agissait donc encore de femmes faciles et d'éventuelles aventures.

Mais voilà que, lors du repas chez les Guermantes, se trouvèrent là des « filles fleurs » « entièrement décolletées » qui coulèrent vers lui « de longs regards caressants comme si la timidité seule les eût empêchées de m'embrasser » (II, page 423), et dont, à la fin, plus d'une vint lui dire « en fixant sur moi ses beaux yeux caressants, tout en redressant la guirlande d'orchidées qui contournait sa poitrine, quel plaisir intense elle avait eu à me connaître et me parler - allusion voilée à une invitation à dîner - de son désir "d'arranger quelque chose" » (II, page 544). Que n'a-t-il répondu à une au moins de ces invites ? Attendait-il celle qui vint ensuite qui aurait dû accomplir son désir d'ascension sociale, combler d'aise ce snob ? En effet, il reçut une « lettre de déclaration [...] d'une nièce de Mme de Guermantes, qui passait pour la plus jolie jeune fille de Paris », le duc faisant une démarche « de la part des parents résignés pour le bonheur de leur fille à l'inégalité du parti, à une semblable mésalliance ». Malheureusement, il dut décliner cette offre en se plaignant : « De tels incidents qui pourraient être sensibles à l'amour-propre sont trop douloureux quand on aime » (III, page 449). C'est qu'il était amoureux de la pourtant vulgaire et pas très belle Albertine !

À Balbec, il découvrit « cinq ou six fillettes », faisant de la bicyclette ou jouant au golf, donc aux antipodes de l'être étriqué qu'il était. Mais il voulut connaître ce « petit monde à part animé d'une vie commune » (I, page 830), constituant un microcosme complice et homogène, cette « petite bande » de celles qu'il appela dès lors les « jeunes filles en fleurs ». Il se mit à attendre les occasions où il pouvait les apercevoir, « les aimant toutes » (I, page 832), éprouvant un « état amoureux divisé simultanément entre plusieurs jeunes filles. Divisé ou plutôt indivis. » (I, page 915), espérant cependant, « en devenant l'ami de l'une d'elles pénétrer - comme un païen raffiné ou un chrétien scrupuleux chez les barbares - dans une société rajeunissante où régnaient la santé, l'inconscience,

la volupté, la cruauté, l'inintellectualité et la joie » (I, page 830). Il écoutait « avec délices » leur « pépiement » (I, page 908). Parmi elles, il y avait une « brune aux grosses joues » (I, page 793), « coiffée d'un polo qui descendait très bas sur son front », qui poussait une bicyclette et employait des mots d'argot et qu'évidemment, il désira aussitôt « posséder » (I, page 794). En fait, nuança-t-il, elle « n'était pas celle qui me plaisait le plus, justement parce qu'elle était brune et que, depuis le jour où dans le petit raidillon de Tansonville, j'avais vu Gilberte, une jeune fille rousse à la peau dorée était restée pour moi l'idéal inaccessible. » (I, page 795). Il trouvait qu'« Albertine avait quelque chose de la Gilberte des premiers temps » parce qu'« une certaine ressemblance existe, tout en évoluant, entre les femmes que nous aimons successivement, ressemblance qui tient à la fixité de notre tempérament parce que c'est lui qui choisit ces successives amours. » (I, page 894). Comme il la vit saluer le peintre Elstir, celui-ci lui apprit son nom : Albertine Simonet. Elle lui passa un papier où elle avait écrit : « Je vous aime bien. » (I, page 911). Il se rendit compte qu'il la préférerait vraiment lors d'une partie de furet où il aurait aimé être son voisin et pouvoir toucher ses mains dont la pression avait « une douceur sensuelle » (I, page 919) : « Je savais maintenant que je l'aimais. » (I, page 925). Mais, alors qu'il était venu dans sa chambre et qu'il était exalté autant par cette proximité que par le spectacle qu'offrait la mer, il voulut l'embrasser, mais elle interrompit son élan par un : « Finissez ou je sonne » (I, page 933) et elle le fit. Il aurait voulu reporter son amour sur telle ou telle de ses amies, feindre d'aimer Andrée, mais « elle était trop intellectuelle, trop nerveuse, trop malade, trop semblable à moi » et l'attraction exercée par Albertine était trop grande. Même si elle n'avait « pas un sou de dot » et vivait « assez mal d'ailleurs à la charge de M. Bontemps », elle était souvent invitée, jouissait d'une « sorte de vogue » (I, page 937). Comme elle lui pardonna son incartade, un sentiment d'estime morale allait subsister au milieu de l'amour de Marcel pour elle. Il dut affronter les souffrances qu'entraîne une erreur initiale sur la personne aimée. Il constatait que les visages de ses amies étaient « irréductibles les uns aux autres », qu'Albertine était différente d'un jour à l'autre. Il les avait vues d'abord comme des créatures surnaturelles, et elles étaient devenues de simples jeunes filles, mais quelque chose subsistait en elles de leur premier mystère. Plus tard, à Paris, alors qu'il attendait une visite de Mme de Stermaria, ce fut Albertine qui entra, « souriante, silencieuse, replette, contenant dans la plénitude de son corps, préparés pour que je continuasse à les vivre, venus vers moi, les jours passés dans ce Balbec où je n'étais jamais retourné. » (II, pages 350-351). « Dégagés de la vapeur rose qui les baignait, ses traits avaient sailli comme une statue. Elle avait un autre visage, ou plutôt elle avait enfin un visage ; son corps avait grandi. » (II, page 351) Mais il ne savait « si c'était le désir de Balbec ou d'elle qui s'emparait de moi alors, peut-être le désir d'elle étant lui-même une forme paresseuse, lâche et incomplète de posséder Balbec, comme si posséder matériellement une chose [...] équivalait à la posséder spirituellement. » (II, page 351). Il se dit que, plutôt que d'avoir « une seule femme », il vaudrait mieux qu'il en ait « beaucoup » (II, page 352), d'autant plus qu'elle était « peu aimable avec moi, ne semblant plus guère se plaire dans ma compagnie » (II, page 353). Il pensa même : « Certes, je n'aimais nullement Albertine » (II, page 354). Il observa que « son intelligence se montrait mieux » tout en restant « pas développée » (II, page 353), et qu'apparaissaient « certains mots qui ne faisaient pas partie de son vocabulaire, au moins dans l'acception qu'elle leur donnait maintenant ». (II, page 355). Plus tard, cependant, il apprécia « combien d'intelligence et de goût latents s'étaient brusquement développés en elle depuis Balbec » (III, page 129), grâce à lui évidemment. Il constata : « Non seulement, je n'avais plus d'amour pour elle, mais je n'avais même plus à craindre, comme j'aurais pu à Balbec, de briser en elle une amitié pour moi qui n'existait plus. » (II, page 357). Il n'arrivait pas à retrouver en elle le mystère qu'elle avait été pour lui sur la plage. Comme il se prétendit « pas chatouilleux », elle voulut le mettre à l'épreuve, et, à ce moment-là, entra Françoise qui, tenant une lampe au-dessus d'eux « avait l'air de la "Justice éclairant le Crime" » et demanda : « Faut-il que j'éteigne ? » (II, page 360). La servante partie, il feignit avoir envie d'embrasser la jeune fille et elle l'y invita, mais il se plut plutôt à se souvenir des images successives d'elle qu'il avait en mémoire. Il lui déclara : « Si vraiment vous permettez que je vous embrasse, j'aimerais mieux remettre cela à plus tard et bien choisir mon moment. » Il lui donna tout de même un baiser, et elle accorda « aisément à mon désir momentané et purement physique ce qu'à Balbec elle avait avec horreur refusé à mon amour » (II, page 366), c'est-à-dire simplement d'autres baisers. Comme elle avait pris « un air que je ne lui connaissais pas, de

bonne volonté docile, de simplicité presque puérile, effaçant d'elle toutes préoccupations, toutes prétentions habituelles, le moment qui précède le plaisir, pareil en cela à celui qui suit la mort, avait rendu à ses traits rajeunis comme l'innocence du premier âge. » (II, page 366). Alors qu'elle lui demanda : « *Quand est-ce que je vous revois ?* » (II, page 369), il voulait « *tout subordonner à la possibilité de voir Mme de Stermaria* » (II, page 370). Alors que, tenant à un rendez-vous que lui avait donné Albertine, il renonça à l'invitation du prince puis du duc de Guermantes, il l'attendit, et l'irritation de cette attente tourna à l'anxiété ; quand elle lui téléphona pour se décommander, à la fois il lui fit des reproches et joua la comédie de l'indifférence (II, pages 731-732). En fait, il était bien soumis à « *ce terrible besoin d'un être qu'à Combray, j'avais appris à connaître au sujet de ma mère et jusqu'à vouloir mourir si elle me faisait dire par Françoise qu'elle ne pourrait pas monter.* » (II, page 733). Enfin, elle fut là au petit matin (II, page 734) ; mais, à son entrée, il fit semblant d'être contraint d'écrire et prétendit que c'était à « *une jolie amie à moi, à Gilberte Swann* » qu'elle dit ne pas connaître (II, pages 737-738). Alors qu'il était revenu à Balbec, il reçut « *un petit mot d'Albertine* » : elle était à « *une station voisine* » ; mais il ne voulait « *voir personne* » (II, page 763). Cependant, sa mère l'incita à la voir pour qu'il se distraie du chagrin que lui causait le souvenir de sa grand-mère, et, brusquement, il le désira (II, page 770-781). Elle lui annonça qu'elle n'allait pas rester longtemps à Balbec car, se plaignit-elle : « *Il n'y a personne. Si vous croyez que c'est folichon* » (II, page 780). Après l'avoir accompagnée chez elle, il se promena seul, pensant : « *Incapable comme je l'étais encore d'éprouver à nouveau un désir physique, Albertine recommençait cependant à m'inspirer comme un désir de bonheur* » (II, page 782). Il alla la chercher à Égreville, mais y sentit un retour inopiné de son chagrin et renonça à son projet. Puis il demanda à Françoise « *d'aller chercher Albertine pour qu'elle vînt passer la fin de l'après-midi avec moi.* » (II, page 787) Mais il sentit déjà qu'allait commencer « *la douloureuse et perpétuelle méfiance que devait m'inspirer Albertine, à plus forte raison le caractère particulier, surtout gomorrhéen, que devait revêtir cette méfiance.* » (II, page 787), cette mention du saphisme supposé d'Albertine étant alors prématurée. Comme il ne voulait pas rester seul, il la fit appeler. Mais, quand elle arriva, elle était trop triste et il la renvoya. Comme elle lui avait donné les noms et les adresses de ses amies pour qu'il puisse la retrouver, il noua avec elle des « *liens de fleur* » et calcula que, « *dans cette seule saison, douze me donnèrent leurs frères faveurs* » (II, page 789 : que n'en parle-t-il, lui ce don Juan !). Cependant, comme il ne pouvait se passer d'Albertine, il envoya « *le lift* » la chercher (II, page 790). Il ne l'a trouva pas, sa « *cruelle méfiance à l'égard d'Albertine* » ne fut pas encore suscitée. Mais elle le fut « *quelques semaines plus tard* » du fait d'« *une remarque de Cottard* » (II, page 794) qui observait la jeune fille tandis qu'au casino d'Incarville elle dansait avec Andrée, qu'elle la tenait étroitement serrée : « *Les parents sont bien imprudents qui laissent leurs filles prendre de pareilles habitudes [...] Elles sont certainement au comble de la jouissance. On ne sait pas assez que c'est surtout par les seins que les femmes l'éprouvent. Et, voyez, les leurs se touchent complètement.* » (II, pages 795-796). Comme, un autre soir où le « *lift* » alla la chercher, Albertine ne vint pas (II, page 797), « *encore une fois, je fus agité tout entier par la curiosité douloureuse pour sa vie secrète* » (II, page 798). Il en vint à soupçonner que sa « *frivolité n'était qu'une apparence* ». Mais elle lui « *faisait les protestations de tendresse les plus passionnées* » (II, page 799). Et, quand il lui proposa de l'accompagner, il parvint à lui faire sacrifier sa visite à une dame d'Infreville (II, page 799). Comme ils se disputaient, qu'elle le trouvait « *trop méchant* » et menaçait de se jeter dans la mer, il commenta : « *Comme Sapho* » et elle s'insurgea : « *Encore une insulte de plus ; vous n'avez pas seulement des doutes sur ce que je dis, mais sur ce que je fais.* » (II, page 801). Mais il remarqua qu'au casino de Balbec elle avait échangé des regards dans une glace avec deux jeunes filles, la sœur et la cousine de Bloch, que, pourtant, elle prétendit ne pas avoir vues (II, pages 802-803). À la suite de la remarque de Cottard, il éprouva à son égard de « *la colère* », non sans des trêves puis des retours de soupçons (II, page 803). « *Je pensai alors à tout ce que j'avais appris de l'amour de Swann pour Odette, de la façon dont Swann avait été joué toute sa vie. Au fond, si je veux y penser, l'hypothèse qui me fit peu à peu construire tout le caractère d'Albertine et interpréter douloureusement chaque moment d'une vie que je ne pouvais pas contrôler tout entière, ce fut le souvenir, l'idée fixe du caractère de Mme Swann, tel qu'on m'avait raconté qu'il était.* » (II, page 804). Albertine se plaignant de son hostilité, il prétendit éprouver une « *grande passion* » pour Andrée (II, page 828). Albertine lui accorda alors l'heure qu'elle aurait dû

passer sans lui (II, page 832) et nia avoir eu des relations avec Andrée (II, pages 832-834). Ils se réconcilièrent et se donnèrent des caresses (II, page 834). « *Tranquillisé par mon explication avec Albertine, je recommençai à vivre davantage auprès de ma mère.* » (II, page 835). Puis il fit de nouveau des promenades avec Albertine (II, page 837), tout en éprouvant de brefs désirs d'autres jeunes filles qu'il envisageait d'emmener « *dans l'avenue des Tamaris, ou dans les dunes, mieux encore sur la falaise* », mais « *entre mon désir et l'action que serait ma demande de l'embrasser, il y avait tout le "blanc" indéfini de l'hésitation, de la timidité* » (II, page 838). En même temps, l'arrivée d'une nouvelle jeune fille excitait sa jalousie et il cherchait à éloigner d'elle Albertine (II, page 840). Celle-ci et Andrée eurent « *la gentillesse de calmer mes absurdes soupçons* » (II, page 842). Mais il attribua de nouveau des mœurs « *gomorrhéennes* » à Albertine, du fait de l'arrivée d'une inconnue, « *une belle jeune femme élancée et pâle* » qui « *ne cessait de poser sur Albertine les feux alternés et tournants de ses regards* » (II, page 851). Mais l'inconnue s'intéressa plutôt à la cousine de Bloch et elles se conduisirent scandaleusement au casino de Balbec (II, page 852). Pour le rassurer, Albertine se montrait froide avec les jeunes femmes et même impolie avec une amie de sa tante, mais il se méfiait de cet « *excès de froideur et d'insignifiance* » (II, page 853). À Doncières, la jalousie de Marcel fut excitée par la coquetterie d'Albertine à l'égard de Saint-Loup ; elle « *ne faisait plus attention qu'à lui* », riait avec lui « *de son rire tentateur* », « *lui parlait avec volubilité* », « *jouait avec le chien qu'il avait et, tout en agaçant la bête, frôlait exprès son maître* » (II, pages 858-859). De nouveau, Marcel et elle s'expliquèrent, se réconcilièrent. Tous les soirs, ils faisaient des promenades dans une automobile conduite par un chauffeur, passant chez des paysans qui « *pouvaient supposer que nous avions* » une « *vie d'amants* » (II, page 1015), qu'ils n'avaient donc pas ! Mais il ne cessait de lui faire des cadeaux, lui offrant non seulement une toque et un voile, mais (ce qui est assez invraisemblable de la part d'un jaloux) une automobile (II, page 996) : que n'en a-t-il pas acheté une pour lui d'abord? de toute façon, nulle mention n'en fut ensuite donnée ! Parfois, il partait seul, mais sa pensée était tout occupée par elle, comme elle l'avait été par Gilberte, par Mlle de Stermaria ou par la duchesse de Guermantes, ce qui l'amenait à se dire qu'il y avait « *une sorte de ligne que suivait mon caractère* », à se demander : pourquoi tout sacrifier à des « *fantômes* » ? (II, page 1012). C'était seulement qu'après qu'elle ait bu sa bouteille de cidre qu'Albertine se faisait sensuelle, ce dont il se réjouissait : « *Quel plaisir de la sentir contre moi, avec son écharpe et sa toque, me rappelant que c'est toujours, côte à côte, qu'on rencontre ceux qui s'aiment !* » (II, page 1015), se satisfaisant du fait que leur couple ressemble alors à « *ceux qui s'aiment* ». Mais il se plaisait à douter de cet amour : « *J'avais peut-être de l'amour pour Albertine, mais n'osais pas le lui laisser apercevoir, si bien que, s'il existait en moi, ce ne pouvait être que comme une vérité sans valeur jusqu'à ce qu'on eût pu la contrôler par l'expérience ; or il me semblait irréalisable et hors du plan de ma vie.* » (II, page 1015). Cette expérience de l'amour se fit pourtant, mais ce fut, alors qu'il envisageait de renoncer à elle, par l'apparition de la jalousie qui « *me poussait à quitter le moins possible Albertine, bien que je susse qu'elle ne guérirait tout à fait qu'en me séparant d'elle à jamais.* » (II, page 1015). Sa jalousie fut ainsi suscitée par le garçon de l'hôtel de Rivebelle, « *jeune dieu courant* » que, lorsqu'« *il fut un moment à côté de nous* », Albertine regarda « *avec des yeux agrandis* », ce qui fit que, « *pendant quelques minutes, je sentis qu'on peut être près de la personne qu'on aime et cependant ne pas l'avoir avec soi. Ils avaient l'air d'être dans un tête-à-tête mystérieux, rendu muet par ma présence, et suite peut-être de rendez-vous anciens que je ne connaissais pas, ou seulement d'un regard qu'il lui avait jeté - et dont j'étais le tiers gênant et de qui on se cache.[...] J'avais décidé de ne jamais retourner à Rivebelle, j'avais fait promettre à Albertine, qui m'assurait y être venue pour la première fois, qu'elle n'y retournerait jamais.* » (II, page 1016). Comme ils rendirent visite aux Verdurin à la Raspelière, il découvrit qu'elle connaissait Morel lui fit avouer qu'elle connaissait aussi « *une dame de Vichy* » dont elle prétendit d'abord qu'elle « *n'avait jamais essayé de lui faire faire le mal* » puis que cette dame avait une amie qu'elle « *lui avait promis de lui faire connaître* » (II, page 1097). Sa mère reprocha à Marcel ses dépenses et ses sorties avec Albertine, mais cela eut pour effet que « *ma vie avec Albertine, vie dénuée de grands plaisirs - au moins de grands plaisirs perçus - cette vie que je comptais changer d'un jour à l'autre, en choisissant une heure de calme, me redevint tout d'un coup pour un temps nécessaire.* » (II, page 1018). Il avait avec elle des rendez-vous du soir où, s'étant étendu avec elle sur le sable, sous une couverture, il tenait son corps serré contre le sien

(plus loin, il dira l'avoir alors « *possédée* » [II, page 1125]), et ils écoutaient la mer (II, page 1019). Puis il la ramenait chez elle et rentrait, « *gorgé d'une provision de baisers longue à épuiser* » (II, page 1020). Mais, chaque matin, il ressentait l'inquiétude de l'entendre dire « *qu'elle n'était pas libre ce jour-là et ne pouvait acquiescer à ma demande de nous promener ensemble* » (II, page 1020). Sa compagnie ayant fait cesser les services du chauffeur, Marcel fut incité à fixer la date où prendrait fin « *cette vie à laquelle je reprochais de me faire renoncer, non pas tant au travail qu'au plaisir.* » (II, page 1028). Il ressentait un « *désir d'évasion* », « *de faire des voyages, de mener une vie nouvelle* », de rompre avec Albertine (II, page 1098) : « *Le mariage avec Albertine m'apparaissait comme une folie.* » (II, page 1112). Pourtant, quand se présenta Saint-Loup, il la tint « *prisonnière sous mon regard, d'ailleurs inutilement vigilant* » (II, page 1100). Quand Bloch lui demanda de venir saluer son père, comme il « *souffrait trop de laisser Albertine dans le train avec Saint-Loup* », il refusa et Bloch le traita de « *snob* » (II, page 1101). Surtout, au retour de la Raspelière, dans le petit train, elle lui révéla qu'elle connaissait intimement l'amie de Mlle Vinteuil (dont il sera dit plus loin qu'elle l'avait « *presque élevée* » [III, page 75]) et celle-ci « *presque autant* » (II, page 1114). Cela ressuscita en lui le souvenir de « *cette fin de journée lointaine à Montjouvain où, caché derrière un buisson [...] j'avais dangereusement laissé s'élargir en moi la voie funeste et destinée à être douloureuse du Savoir* » (II, page 1115). Pourtant, quand le train arriva à Parville et qu'elle s'apprêta à descendre, il « *la tira désespérément par le bras* » et la ramena avec lui (II, page 1116). Comme il lui fit donner une chambre située à un autre étage, il fut dans sa propre chambre soumis à la désolation solitaire jusqu'au lever du jour (II, page 1116). Il était alors convaincu qu'elle avait été pervertie par Mlle Vinteuil. (II, page 1119). Il lui prétendit l'avoir fait venir à Balbec parce que, pour elle, il avait « *quitté une femme que j'ai dû épouser, qui était prête à tout abandonner pour moi* », qu'il était « *si malheureux que j'ai cru que je me tuerais* ». Aussi le consola-t-elle, déclarant : « *J'avais bien senti que vous étiez nerveux et triste* », alors que lui se disait n'avoir ressenti que « *l'ennui de vivre encore quelques jours avec elle.* » Sa jalousie, où il était toujours poursuivi « *par le souvenir des relations de Saint-Loup avec "Rachel quand du Seigneur" et de Swann avec Odette* » (II, page 1123), étant fixée sur Mlle Vinteuil et le vice d'Albertine « *maintenant ne faisant pas de doute pour moi* », il voulut qu'elle l'accompagnât à Paris (II, page 1121). Elle lui opposa d'abord des objections, puis prit la brusque décision de l'y accompagner le jour même (II, page 1124). À sa « *maman* », il affirma : « *Il faut absolument que j'épouse Albertine* ». (II, page 1130). C'est ici que se termine « *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* ».

Au début de « *La prisonnière* », à Paris, dans l'appartement de ses parents qui étaient absents, Marcel habitait avec Albertine (III, page 10), chacun y ayant sa chambre. Comme il voulait à tout prix empêcher qu'elle entrât en contact avec des « *gomorrhéennes* », « *sa séparation d'avec ses amies réussissait à épargner à mon cœur de nouvelles souffrances* » (III, pages 11-12) et, voyant très peu de personnes, il veilla à ce que sa présence fût à peu près tenue secrète. Il « *ne la trouva[t] plus guère jolie et s'ennuya[t]* » avec elle (III, page 12). « *Son charme incommode était d'être à la maison moins comme une jeune fille que comme une bête domestique qui entre dans une pièce, qui en sort, qui se trouve partout où on ne s'y attend pas et qui venait - c'était pour moi un repos profond - se jeter sur mon lit à côté de moi, s'y faire une place d'où elle ne bougeait plus, sans gêner comme eût fait une personne. Pourtant elle finit par se plier à mes heures de sommeil, non seulement à ne pas essayer d'entrer dans ma chambre, mais à ne pas faire de bruit avant que j'eusse sonné.* » (III, page 15). « *Sans me sentir le moins du monde amoureux d'Albertine, sans faire figurer au nombre des plaisirs les moments que nous passions ensemble, j'étais resté préoccupé de l'emploi de son temps* » (III, page 21). Persuadé que « *Gomorrhe était dispersée aux quatre coins du monde* » (III, page 23), il la faisait accompagner par Andrée, leur amie commune en qui il avait toute confiance, ou par un chauffeur dévoué. Car il lui « *demandait la permission de ne pas venir avec elle et Andrée* » pour ne pas avoir à s'inquiéter à chaque instant (III, page 24), pour « *ne pas fournir à la jalousie le moindre détail concret* » (III, page 25), pour goûter « *les exaltantes vertus de la solitude* » (III, page 25). « *Chaque jour, elle me semblait moins jolie. Seul le désir qu'elle excitait chez les autres, quand, l'apprenant, je recommençais à souffrir et voulais la leur disputer, la hissait à mes yeux sur un haut pavois.* » (III, page 28). Cependant, sa mère trouvait choquante cette cohabitation ; mais elle était obligée de rester à Combray où la grand-tante de Marcel « *eut sans cesse besoin d'elle jour et nuit* ».

Françoise, qui respectait la tradition, imposa des règles à Albertine, lui donna une éducation, et ainsi elle connut un développement intellectuel (qu'en fait, il n'appréciait guère car, indiqua-t-il, « *les supériorités d'esprit d'une femme m'ont toujours fort peu intéressé* » [III, page 17]) et un changement physique : assez agitée et désordonnée, elle apprit à vivre suivant le rythme d'existence un peu étrange qu'était celui de Marcel, à se plier à ses heures de sommeil, à ne pas faire de bruit, etc. Il accepta qu'elle fit une promenade aux Buttes-Chaumont avec Andrée. Le soir, ils se retrouvaient en des tête-à-tête de plus en plus tendus et fantasmatiques. « *Françoise venait allumer le feu* » dont l'odeur le projetait dans son enfance (III, pages 26-27). Il se demandait alors « *si me marier avec Albertine ne gâcherait pas ma vie, tant en me faisant assumer la tâche trop lourde pour moi de me consacrer à un autre être qu'en me forçant à vivre absent de moi-même à cause de sa présence continue et en me privant à jamais des joies de la solitude.* » (III, page 27). Il se rendait compte que « *la jalousie est de ces maladies intermittentes dont la cause est capricieuse, impérative, toujours identique chez le même malade, parfois entièrement différente chez un autre.* » (III, page 29). Comme « *les brimborions de la parure causaient à Albertine de grands plaisirs* », il fit des visites du soir à la duchesse de Guermantes pour lui demander des « *indications pour certaines jolies choses de toilette que je voulais donner à mon amie* » (III, page 32). Quand Albertine n'était pas là, l'attente de son retour vivifiait son commerce avec les œuvres d'art, celles d'Elstir, de Bergotte et de Vinteuil (III, page 56). Il ne disait pas qu'elle habitait la maison « *tant j'avais peur qu'un de mes amis s'amourachât d'elle, ne l'attendît dehors, ou que, dans l'instant d'une rencontre dans le couloir ou l'antichambre, elle pût faire un signe et donner un rendez-vous* » (III, page 56). Elle se montrait plus réservée depuis qu'elle le savait jaloux (III, page 57). Andrée lui faisait des rapports sur ses sorties avec Albertine (III, page 60) ; mais il se rendait compte qu'ils ne l'avançaient à rien, que la jalousie est impuissante : « *Dès que la jalousie est découverte, elle est considérée par celle qui en est l'objet comme une défiance qui autorise la tromperie.* » (III, page 61). Après le départ d'Andrée, Albertine venait près de Marcel (III, page 62) qui appréciait son goût pour les jolies toilettes, son élégance, ses lectures qui l'avaient rendue « *extrêmement intelligente* » (III, page 64). Il se demandait si elle et Andrée avaient un sentiment pour lui, se méfiant de la variabilité de la nature des jeunes filles (III, pages 64-65). Pourtant, chez lui persistait le désir que lui avait inspiré la jeune fille que « *j'avais vue la première fois, à Balbec, sous son polo plat, avec ses yeux insistants et rieurs, inconnue encore, mince comme une silhouette profilée sur le flot* » (III, page 67). S'il s'absentait un instant, « *fatiguée de la longue randonnée du matin et de l'après-midi* », elle s'endormait : « *Je lui trouvais l'air d'une longue tige en fleur qu'on aurait disposée là* » (III, page 69). « *Son sommeil réalisait, dans une certaine mesure, la possibilité de l'amour : seul, je pouvais penser à elle, mais elle me manquait, je ne la possédais pas ; présente, je lui parlais, mais étais trop absent de moi-même pour pouvoir penser. Quand elle dormait, je n'avais plus à parler, je savais que je n'étais plus regardé par elle, je n'avais plus besoin de vivre à la surface de moi-même. [...] Ce que j'éprouvais alors, c'était un amour aussi pur, aussi immatériel, aussi mystérieux que si j'avais été devant ces créatures inanimées que sont les beautés de la nature.* » (III, page 70). Puis, « *sentant que son sommeil était dans son plein, que je ne me heurterais pas à des écueils de conscience recouverts maintenant par la pleine mer du sommeil profond, délibérément je sautais sans bruit sur le lit, je me couchais le long d'elle, je prenais sa taille d'un de mes bras, je posais mes lèvres sur sa joue et sur son cœur, puis sur toutes les parties de son corps, ma seule main restée libre et qui était soulevée aussi, comme les perles, par la respiration de la dormeuse ; moi-même, j'étais déplacé légèrement par son mouvement régulier : j'étais embarqué sur le sommeil d'Albertine.* » Parfois, il goûtait « *un plaisir moins pur* » : « *je faisais pendre ma jambe contre la sienne, comme une rame qu'on laisse traîner et à laquelle on imprime de temps à autre une oscillation légère.* » (III, page 72). Parfois encore, elle ôtait son kimono dans la poche intérieure duquel elle gardait toutes ses lettres ; mais, bien que fort tenté, jamais il n'osa découvrir ses secrets (III, pages 73-74). Au « *plaisir de la voir dormir* » mettait fin « *celui de la voir s'éveiller* » (III, page 74). « *Elle retrouvait la parole, elle disait : "Mon" ou "Mon chéri", suivis l'un ou l'autre de mon nom de baptême, ce qui, en donnant au narrateur le même prénom qu'à l'auteur de ce livre, eût fait : "Mon Marcel", "Mon chéri Marcel".* » (III, page 75), révélation qui confirme encore que le livre est autobiographique. Il revint sur le changement qui s'était produit « *quand j'avais appris que mon amie avait été presque élevée par l'amie de Mlle Vinteuil.* » Dès lors, « *l'image que je cherchais,*

où je me reposais, contre laquelle j'aurais voulu mourir, ce n'était plus l'Albertine ayant une vie inconnue, c'était une Albertine aussi connue de moi qu'il était possible (et c'est pour cela que cet amour ne pouvait être durable à moins de rester malheureux, car par définition il ne contenait pas le besoin de mystère). » (III, page 75). Dans son désir de celle qu'il appelait « *ma petite fille* » (III, page 76), tandis qu'elle l'appelait « *grand méchant* » (III, page 78), Marcel se sentait fidèle à sa nature car il trouvait dans son baiser le même pouvoir d'apaisement que jadis dans le baiser de sa mère (III, page 77) dont il avait pourtant dit qu'« *il me fallait pour que je pusse m'endormir heureux, avec cette paix sans trouble qu'aucune maîtresse n'a pu me donner depuis, puisqu'on doute d'elles encore au moment où on croit en elles et qu'on ne possède jamais leur cœur comme je recevais dans un baiser celui de ma mère, tout entier, sans la réserve d'une arrière-pensée, sans le reliquat d'une intention qui ne fût pas pour moi - c'est que ce fût elle, c'est qu'elle inclinât vers moi ce visage où il y avait au-dessous de l'oeil quelque chose qui était, paraît-il, un défaut, et que j'aimais à l'égal du reste.* » (I, page 185). Quand elle le rejoignait dans sa chambre, il « *entr'ouvrait sa chemise* », découvrait son corps, « *ses deux petits seins haut remontés* » et « *son ventre* » mais en « *dissimulant la place qui chez l'homme s'enlaidit comme du crampon resté fiché dans une statue descellée* », en ne voyant « *la jonction des cuisses* » que comme « *deux valves d'une courbe aussi assoupie, aussi reposante, aussi claustrale que celle de l'horizon quand le soleil a disparu* » : cette évocation des corps, qui est la plus hardie du texte dans son entier, révèle un véritable refus des organes génitaux des deux sexes, même si l'écrivain s'exalta ensuite : « *Ô grandes attitudes de l'Homme et de la Femme où cherchent à se joindre dans l'innocence des premiers jours et avec l'humilité de l'argile, ce que la Création a séparé, où Ève est étonnée et soumise devant l'Homme au côté de qui elle s'éveille, comme lui-même, encore seul, devant Dieu qui l'a formé.* » (III, page 79). Dans cette exaltation, Albertine aussi fut d'abord célébrée : « *Albertine nouait ses bras derrière ses cheveux noirs, la hanche renflée, la jambe tombante en une inflexion de col de cygne qui s'allonge et se recourbe pour revenir sur lui-même.* » Mais aussitôt fut montré « *un certain aspect de sa figure (si bonne et belle de face) que je ne pouvais souffrir, crochu comme en certaines caricatures de Léonard, semblant révéler la méchanceté, l'âpreté au gain, la fourberie d'une espionne, dont la présence chez moi m'eût fait horreur et qui semblait démasquée par ces profils-là* ». (III, pages 79-80). Si elle l'incitait à écrire, si les jeux amoureux avec elle étaient doux, n'en subsistait pas moins la permanence du danger (III, page 80) que, cependant, les « *habitudes de vie en commun* » devaient permettre de conjurer (III, page 81). Certains temps faisaient naître les soupçons jaloux qui suivaient des pistes diverses. Marcel se souvint qu'à Balbec, Aimé, ayant rencontré Albertine, « *lui avait trouvé mauvais genre* » : « *Qu'avait-il voulu dire par mauvais genre? J'avais compris genre vulgaire [...] peut-être avait-il voulu dire genre gomorrhéen* » (III, page 84). Avec qui l'avait-il vue : avec Élisabeth? avec « *ces deux jeunes filles qu'elle avait regardées dans la glace au Casino* »? (III, page 85) avec Esther? Un soir, elle eut le projet d'aller le lendemain rendre visite à Mme Verdurin, et il imagina que « *c'était pour y faire quelque rencontre* » (III, page 88). Sans cesse, il cherchait à interpréter ses intonations, ses regards (III, page 89). Sans cesse, ses inquiétudes étaient renouvelées par ce qu'elle disait car elle « *employait toujours le ton dubitatif pour les résolutions irrévocables* » (III, page 91). Elle était pour lui un de ces « *êtres de fuite* » à qui « *leur nature, notre inquiétude attachent des ailes* » (III, page 93). Françoise lui faisait sentir sa haine pour Albertine. Il téléphona à Andrée (III, page 99) pour lui demander d'empêcher Albertine d'aller chez les Verdurin (III, page 101). Mais pouvait-il avoir confiance en Andrée? (III, page 102). Il se lamentait : « *La souffrance dans l'amour cesse par instants, mais pour reprendre d'une façon différente* » car l'amoureux est soumis aux « *feux tournants de la jalousie* » (III, page 103). Albertine voulut le dissuader de l'accompagner chez les Verdurin (III, page 104). Les promenades qu'il faisait avec elle ne le calmaient plus comme autrefois à Balbec (III, page 105). Comme elle renonça à aller chez les Verdurin, il lui conseilla d'aller au Trocadéro voir « *une superbe représentation à bénéfice* » (III, page 107). Lorsqu'il se montrait « *aussi irritant à l'égard d'Albertine* », il souffrait de l'angoisse d'être privé de son habituel baiser du soir, comme il l'était parfois quand il était enfant (III, page 111) : il la voyait « *à la fois comme une maîtresse, comme une sœur, comme une fille, comme une mère aussi du bonsoir quotidien de laquelle je recommençais à éprouver le puéril besoin* » (III, pages 111-112). Or, parfois, restée un moment seule dans sa chambre, elle s'y endormait d'un sommeil profond (III, page 113), « *le sommeil d'un enfant* » (III, page

115) comme l'était aussi son réveil charmant. Avec Albertine, qui devait aller au Trocadéro, il échangea des « *paroles mensongères* » (III, page 120). Il avoua : « *Une fois Albertine sortie, je sentis quelle fatigue était pour moi cette présence perpétuelle, insatiable de mouvement et de vie.* » (III, page 131). Il était « *bien content qu'Andrée accompagnât Albertine au Trocadéro* » (III, pages 131-132), car il avait moins confiance dans le chauffeur, après une excursion en auto d'Albertine à Versailles où il l'avait laissée seule comme elle le lui avait demandé (III, pages 132-136). Lisant toujours le journal, il y découvrit qu'à la matinée du Trocadéro, Mlle Léa devait jouer dans '*les Fourberies de Nérine*' (III, page 144). Cela lui fit craindre avec angoisse qu'Albertine puisse y retrouver celle qui, costumée en homme, marchait à côté de Gilberte avenue des Champs-Élysées, qui vivait avec Esther Lévy, la cousine de Bloch. (III, page 145). Comment l'en empêcher? (III, page 146). La reprise de sa souffrance fit reparaître l'Albertine de Balbec qui était « *trop regardée* » par des « *femmes de ce genre* », qui « *subissait ce contact sans avoir l'air de s'en apercevoir, avec une passivité peut-être clandestinement voluptueuse* » (III, page 149). Il envoya Françoise la chercher au Trocadéro. Albertine, répondant avec une « *obéissance* » qui paraissait à Marcel comme un des « *privilèges* » qui revenaient au « *maître* » qu'il était, lui fit savoir : « *J'avais une femme à moi qui, au premier mot que je lui envoyais à l'improviste, me faisait téléphoner avec déférence qu'elle revenait, qu'elle se laissait ramener, aussitôt* » (III, page 157). Il retrouva son calme en attendant Albertine, puis en se promenant avec elle (III, page 165). Ils allèrent en auto au Bois (III, page 166), occasion de parler d'art, de s'inquiéter aussi de la voir regarder des jeunes filles, celles que lui-même regrettait ne pouvoir rencontrer à cause d'elle. Il observait : « *Le servage d'Albertine, en me permettant de ne plus souffrir par elles, les restituait à la beauté du monde* » (III, page 173). Il divisait son séjour chez lui en deux périodes : « *la première où elle était encore, quoique moins chaque jour, la chatoyante actrice de la plage ; la seconde où, devenue la grise prisonnière, réduite à son terne elle-même, il lui fallait ces éclairs où je me ressouvenais du passé pour lui rendre des couleurs.* » (III, page 173). Près d'elle, il passait par une alternance d'ennui et de désir (III, page 174). En marchant dans le Bois, il lui donna le bras, et il lui sembla « *que cet anneau que le sien faisait sous le mien unissait en un seul être nos deux personnes et attachait l'une à l'autre nos deux destinées* », tandis que « *nos ombres parallèles, puis rapprochées et jointes, faisaient un dessin ravissant.* » (III, page 175). Au retour, il constata : « *Mes sens tressés l'enveloppaient tout entière* » (III, page 176). Alors « *la pensée de mon esclavage cessait tout d'un coup de me peser, et je souhaitais de le prolonger encore, parce qu'il me semblait apercevoir qu'Albertine sentait cruellement le sien.* » (III, page 177). Les soupçons de Marcel furent confirmés par un propos d'une de ses amies, Gisèle, qui avait à lui dire « *des choses qui se rapportent à de petites camarades à elle* » (III, page 178). Il pensa que « *leurs mensonges respectifs s'emboîtaient parfaitement* » (III, page 179). Albertine lui en avoua qu'elle lui avait faits à Balbec, mais affirma : « *Mais je ne vous mens plus jamais.* » (III, page 180). Cette « *gentillesse* » lui fit taire son projet, mensonger lui aussi, de rompre avec elle ; mais il se dit : « *C'est terrible d'avoir la vie d'une autre personne attachée à la sienne comme une bombe qu'on tiendrait sans qu'on puisse la lâcher sans crime.* » (III, page 181). La mort de Bergotte donna à Marcel une nouvelle cause de jalousie car les journaux donnaient pour date de cette mort un jour où Albertine prétendait l'avoir rencontré et avoir bavardé avec lui (III, page 188). Sur le moment, il accusa les journaux d'inexactitude. Puis il se rendit compte qu'elle lui avait menti, une fois de plus ! Elle lui avoua ce mensonge en en faisant un autre. (III, page 189). Il confia : « *Je n'ai jamais connu de femmes douées plus qu'elle d'heureuse aptitude au mensonge animé, coloré des teintes mêmes de la vie.* » (III, page 191). Lui mentant à son tour, il lui prétendit aller voir des amis, « *Mme de Villeparisis, Mme de Guermantes, les Cambremer* », alors qu'il allait chez les Verdurin. Il fit le bilan de sa journée : il avait pris « *la résolution de rompre* » avec Albertine (III, page 198). Se rendant à la soirée chez les Verdurin, il apprit que Mlle Vinteuil et son amie, qui devaient assister au récital de Morel, n'étaient pas venues, et cela renouvela chez lui le « *doute relatif à la vertu d'Albertine* » (III, page 223). Il ne put s'empêcher d'« *interroger à l'oreille* » Morel « *relativement à l'excuse de Mlle Vinteuil.* » Mais « *il semblait fort peu au courant.* » (III, page 242). L'audition du septuor de Vinteuil ramena Marcel à la pensée de son amour pour Albertine et il se dit : « *Mes autres amours n'avaient été que de minces et timides essais qui préparaient, des appels qui réclamaient ce plus vaste amour : l'amour pour Albertine.* » (III, page 252). La certitude de retrouver Albertine en rentrant l'aida à rester (III, page 295). Pourtant, alors que, tout au long de la



soirée, il s'était senti « *si obscurément que ce fût, relié à la jeune fille qui était en ce moment dans sa chambre* » (III, page 328), arrivé devant sa porte, il vit la fenêtre de cette chambre, qui était striée de lumière, comme un symbole de sa « *servitude éternelle* » (III, page 331). Quand il lui révéla qu'il était allé chez les Verdurin, elle eut une « *explosion de colère* » (III, page 332), car elle était furieuse qu'il y fût allé en cachette après lui avoir interdit de s'y rendre. Il répondit par sa propre colère, lui reprochant ce qu'elle lui dissimulait, alors qu'auparavant il avait pu constater : « *Albertine ne m'avait jamais dit qu'elle me soupçonnait d'être jaloux, préoccupé de tout ce qu'elle faisait.* » (III, page 331). Comme, parmi les choses qu'elle lui dissimulait, il lui mentionnait « *votre voyage de trois jours à Balbec* » (III, page 333), elle avoua être plutôt allée à Auteuil « *chez mon amie de la rue de l'Assomption, où j'ai passé les trois jours à me raser à cent sous l'heure.* » (III, page 334). Elle avoua aussi que son intimité avec Mlle Vinteuil n'était qu'un mensonge qu'elle lui avait fait pour se rendre « *intéressante à ses yeux* » (III, page 336). Il constatait de nouveau : « *Albertine était plusieurs personnes.* » (III, page 337). Comme elle se plaignait de n'être pas assez chic et ainsi dédaignée par « *le milieu Verdurin* », il lui proposa « *quelques centaines de francs* » mais découvrit alors qu'elle « *était plusieurs personnes. La plus mystérieuse, la plus simple, la plus atroce se montra dans la réponse qu'elle me fit d'un air de dégoût : "Grand merci ! dépenser un sou pour ces vieux-là, j'aime bien mieux que vous me laissiez une fois libre pour que j'aille me faire casser..."* » Et elle s'arrêta, la figure empourprée, l'air navré. (III, page 337). Il ne parvint pas à lui faire dire cette expression « *affreusement vulgaire* » qu'elle avait entendue de « *gens très orduriers* » (III, page 338), mais il en découvrit l'horreur et en ressentit un désespoir qui lui fit lui dire : « *Il vaut mieux nous quitter* » (III, page 341). Il lui proposa, « *pour vous distraire les premiers jours* », de demander à Bloch de faire venir près d'elle sa cousine Esther, ce qui entraîna son aveu fortuit de la photographie qu'elle avait donnée à celle-ci (III, page 342). Cela rappela à Marcel sa tristesse de jadis quand il avait décidé de renoncer à Gilberte (III, page 343). Mais l'intention de le quitter ne se manifestait chez Albertine que de façon obscure (III, page 345), hypothèse qui fut confirmée par sa correction toute nouvelle quand il était question des jeunes filles de mauvais genre (III, page 348). Elle avoua qu'elle avait donné sa photo à Esther Lévy, la cousine de Bloch. Elle reconnut : « *J'ai eu tort de vous cacher un voyage de trois semaines que j'ai fait avec Léa* » alors que « *le matin même, elle m'avait dit qu'elle ne connaissait pas Léa ! Je regardais une flambée brûler d'un seul coup un roman que j'avais mis des millions de minutes à écrire. [...] Je comprenais aussi que les paroles d'Albertine quand on l'interrogeait ne contenaient jamais un atome de vérité, que la vérité, elle ne la laissait échapper que malgré elle, comme un brusque mélange qui se faisait en elle entre les faits qu'elle était jusque-là décidée à cacher et la croyance qu'on en avait eu connaissance.* » (III, page 350). Elle lui révéla qu'alors qu'elles étaient camarades de classe Gilberte l'avait embrassée et lui avait demandé si elle aimait les femmes. Il s'inquiétait de la facilité avec laquelle les « *gomorrhéennes* » se rallient (III, page 350) et se souvenait de la rencontre scandaleuse de deux d'entre elles (III, page 351). Il évaluait la part des obscures réserves de son hérédité dans cette comédie de rupture (III, page 352). Il se grisait de son chagrin, tandis qu'elle échafaudait des projets et exprimait son regret d'avoir à quitter l'appartement (III, page 354). Aussi y mit-il brusquement fin en lui disant : « *Voulez-vous que nous essayions de prolonger de quelques semaines?* » Pourtant, il se disait que cette « *petite comédie* » était « *le premier murmure d'une tempête que nous ne soupçonnons pas.* » (III, page 358). Elle l'invita à venir dans sa chambre, mais, quand il y alla, il la trouva endormie (III, page 359), et médita sur l'allégorie mystérieuse de « *ce corps insignifiant* » (III, page 360). « *Pour tâcher de comprendre notre scène de la veille* », il la compara avec l'incident Delcassé (III, page 361). Il reçut une lettre de sa mère « *où elle m'exprimait son inquiétude de ne rien savoir de mes décisions* » alors que, « *jeune homme indécis* », il était toujours en proie au « *problème qu'il se posait sans cesse relativement à Albertine* » (III, page 363). La conduite de celle-ci fut alors animée par le muet désir de « *dissiper ses soupçons* » (III, page 364). Françoise se rendait compte de l'argent qu'il dépensait pour elle, car elle avait toujours été très attentive à cette question (III, page 366) et, en effet, tout son argent « *passait à avoir des chevaux, une automobile, des toilettes pour Albertine* » (III, page 382). Il lui offrit des robes de Fortuny, appréciant qu'elle fût « *devenue d'une élégance qui me la faisait sentir plus à moi, parce que c'était de moi qu'elle venait* » (III, page 382) ; mais elle « *n'était nullement pour moi une œuvre d'art. Je savais ce que c'était qu'admirer une femme d'une façon artistique, j'avais connu Swann.* » (III, page

383). Pourtant, auparavant, comme elle jouait de la musique, souvent celle de Vinteuil (III, page 373), il appréciait alors la beauté de celle qu'il considérait comme « *une œuvre d'art* » (III, page 382). Mais, « *pour dire vrai, quand je commençais à regarder Albertine comme un ange musicien merveilleusement patiné et que je me félicitais de posséder, elle ne tardait pas à me devenir indifférente ; je m'ennuyais bientôt auprès d'elle.* » (III, page 384). Il sentait que, même s'il la caressait, il « *touchait seulement l'enveloppe close d'un être qui par l'intérieur accédait à l'infini* », qu'elle n'était pas même pour lui « *la merveilleuse captive dont j'avais cru enrichir ma demeure* » (III, page 386), que « *m'invitant sous une forme pressante, cruelle et sans issue, à la recherche du passé, elle était plutôt comme une grande déesse du Temps* » (III, page 387). Mais « *chaque jour j'étais sûr que le lendemain je pourrais me mettre, en même temps qu'à travailler, à me lever, à sortir, à préparer un départ pour quelque propriété que nous achèterions et où Albertine pourrait mener plus librement, et sans inquiétude pour moi, la vie de campagne ou de mer, de navigation ou de chasse, qui lui plairait.* » (III, page 388). Il apprit de Mme Bontemps les promenades qu'Albertine avait faites trois ans auparavant aux Buttes-Chaumont alors qu'elle lui avait dit n'y être jamais allée (III, page 389). Par d'autres révélations, il comprit aussi rétrospectivement sa docilité à revenir avec lui de Balbec (III, page 389). Il dégagea deux traits de son caractère : « *son habitude de faire servir une même action au plaisir de plusieurs personnes* » (III, page 390) et « *la vivacité avec laquelle la saisissait la tentation irrésistible d'un plaisir* » (III, page 391). Il lui apparut qu'il était fatal qu'elle le quittât, mais il voulait choisir le moment de la séparation (III, page 392). Il eut, un soir, un mouvement de colère parce qu'elle avait mis « *une robe de chambre bleu et or de Fortuny qui, en m'évoquant Venise, me faisait plus sentir encore ce que je sacrifiais pour Albertine, qui ne m'en savait aucun gré.* » (III, page 394). De plus en plus manipulateur, il lui fit subir un interrogatoire sur ses relations avec Andrée et les raisons de son départ de Balbec (III, page 396). Après une nouvelle réconciliation, son bonsoir fut toutefois différent du bonsoir habituel ; il ne put obtenir son baiser (III, page 399). Dans le silence de la nuit, il entendit « *le bruit de la fenêtre d'Albertine qui s'ouvrait violemment.* » (III, page 402). Mais l'assurance qu'elle était toujours là lui rendit le calme et l'indifférence. (III, page 403) « *Ce jour-là et le lendemain nous sortîmes ensemble, puisque Albertine ne voulait plus sortir avec Andrée.* » (III, page 404). Mais sa présence lui pesa (III, page 405). Ils allèrent à Versailles où « *le bourdonnement des ailes* » d'un aéroplane lui fit éprouver « *de nouveau la nostalgie de ma liberté perdue* » (III, page 406). Ils s'arrêtèrent « *dans une grande pâtisserie* » et Albertine chercha à « *attirer l'attention de la pâtissière* » par des regards « *vers une inaccessible divinité* » qui ne lui en accorda aucun (III, page 409). « *Le beau temps, cette nuit-là, fit un bond en avant* », et des désirs furent éveillés en lui, en particulier celui d'aller à Venise (III, page 412). Il se dit : « *Oui, il fallait partir, c'était le moment. [...] Je sonnai Françoise pour lui demander de m'acheter un guide et un indicateur.* » (III, page 414) Elle lui apprit qu'Albertine venait de partir (III, page 415).

Au début « *Albertine disparue* » fut répété : « *Mademoiselle Albertine est partie !* » et suivit ce commentaire : « *Comme la souffrance va plus loin en psychologie que la psychologie !* » (III, page 420). Marcel constata : « *J'avais une telle habitude d'avoir Albertine auprès de moi, et je voyais soudain un nouveau visage de l'Habitude* » (III, page 420). « *Le plus pressé était de lire sa lettre, puisque je voulais aviser aux moyens de la faire revenir* », se dit-il (III, page 420) ; elle y écrivait que « *la vie étant devenue impossible* », il valait mieux qu'ils se quittent « *bons amis* » (III, page 421). Il était prêt pour la faire revenir à « *donner la moitié de sa fortune à Mme Bontemps* » (car les Bontemps auraient été « *des gens véreux qui se servent de leur nièce pour m'extorquer de l'argent* »), à « *commander le yacht et la Rolls Royce qu'elle désirait* », à lui laisser « *sa pleine indépendance* » (III, page 421), à lui permettre de faire, « *loin de moi* », le mal en participant à des « *orgies organisées* » (III, page 422), à l'épouser, les retards qu'il y avait mis lui paraissant la raison de son départ (III, page 422), à moins qu'elle n'ait été « *liée avec Mlle Vinteuil et son amie* » (III, page 423). Il pensait : « *Ce malheur était le plus grand de toute ma vie* ». Il se demandait si Albertine avait « *prémédité depuis longtemps sa fuite* » (III, page 427). Sa décision de la faire revenir n'empêcha pas sa douleur de renaître (III, page 428). Il avait à « *annoncer le malheur qui venait d'arriver à tous ces êtres, à tous ces "moi" qui ne le savaient pas encore.* » (III, page 430). Il fut rassuré quand il apprit qu'elle était partie en Touraine, « *chez sa tante où en somme elle était assez surveillée.* » (III, page 431). Il recueillit dans sa chambre « *une petite fille pauvre [...] mais bientôt sa présence, en me*

faisant trop sentir l'absence d'Albertine, me fut insupportable. Et je la priai de s'en aller, après lui avoir remis un billet de cinq cents francs.» (III, page 432). Il se dit de nouveau qu'Albertine « n'avait dû partir que pour obtenir de moi de meilleures conditions, plus de libertés, plus de luxe. » (III, page 433). Il chargea d'une démarche auprès de Mme Bontemps en Touraine Saint-Loup (III, page 436) qui « avait tant d'affection pour moi que la pensée de mes souffrances lui était insupportable. » (III, page 437). Comme son ami ne l'avait qu'entrevue, il lui donna une photographie d'elle qui lui fit dire : « C'est ça, la jeune fille que tu aimes? » « d'un ton où l'étonnement était maté par la crainte de me fâcher. » (III, page 437). Bloch vint se vanter d'une « indiscrete démarche » auprès de M. Bontemps, mais ne provoqua ainsi que la colère de Marcel (III, page 443). Il sentit « la première apparition de cette grande force intermittente, qui allait lutter en moi contre la douleur, contre l'amour, et finirait par en avoir raison » : l'oubli (III, page 447). Pourtant, il dut constater : « Je pensais tout le temps à Albertine », même son sommeil étant plein d'elle (III, page 448). Pour se délivrer de son amour et de sa souffrance, il essayait de se convaincre que « les liens entre un être et nous n'existent que dans notre pensée. » (III, page 450). Saint-Loup lui avouant n'avoir pu éviter d'être vu d'Albertine et que « cela avait fait tout manquer », Marcel « éclata de fureur et de désespoir » (III, page 451). Il reçut un télégramme d'Albertine : « Mon ami, vous avez envoyé votre ami Saint-Loup à ma tante, ce qui était insensé. Mon cher ami, si vous aviez besoin de moi, pourquoi ne pas m'avoir écrit directement? J'aurais été trop heureuse de revenir ; ne recommencez plus ces démarches absurdes. » (III, page 452). Pourtant, dans sa réponse, il repoussa ses avances, se déclarant près de l'oubli, tout en rappelant tout ce qu'il était sur le point de faire pour lui plaire : lui offrir un yacht et une Rolls Royce et même l'épouser (III, pages 454-456). Mais il reconnut qu'il pensait le contraire : « De même que j'avais dit autrefois à Albertine : "Je ne vous aime pas", pour qu'elle m'aimât, "J'oublie quand je ne vois pas les gens" pour qu'elle me vît très souvent", "J'ai décidé de vous quitter" pour prévenir toute idée de séparation, maintenant c'était parce que je voulais absolument qu'elle revînt dans les huit jours que je lui disais : "Adieu pour toujours" ; c'est parce que je voulais la revoir que je lui disais : "Je trouverais dangereux de vous voir" ; c'est parce que vivre séparé d'elle me semblait pire que la mort que je lui écrivais : "Vous avez eu raison, nous serions malheureux ensemble." » (III, page 456). Réfléchissant sur les effets possibles de cette lettre, il regretta de l'avoir envoyée et redouta le retour d'Albertine. Mais il changea d'avis quand Françoise lui rapporta la lettre (III, page 458). Au sujet des mensonges qu'elle contenait, il se dit : « Le temps passe, et peu à peu tout ce qu'on disait par mensonge devient vrai. » (III, page 461). Il trouva dans la chambre d'Albertine deux bagues portant le même aigle et dont le cruel mystère le tortura (III, pages 462-463). Obnubilé par elle, il était pourtant incapable de se la « représenter » (III, page 465). Françoise montra sa consternation quand elle lui remit une nouvelle lettre d'elle où elle se disait prête à « décommander la Rolls » (III, page 467). Pour frapper un grand coup, il demanda à Andrée de venir s'installer chez lui, et en informa Albertine (III, page 469). Saint-Loup lui fit une relation de sa démarche, chaque détail le faisant souffrir (III, pages 471-475). Il reçut de Mme Bontemps ce télégramme : « Mon pauvre ami, notre petite Albertine n'est plus, pardonnez-moi de vous dire cette chose affreuse, vous qui l'aimiez tant. Elle a été jetée par son cheval contre un arbre pendant une promenade. Tous nos efforts n'ont pu la ranimer. Que ne suis-je morte à sa place ! » Il fut sous le coup de cette « souffrance inconnue » (III, page 476). Sa mémoire ne fit pas seulement vivre la morte, elle la multiplia (III, pages 478-490). « Tout d'un coup c'était un souvenir que je n'avais pas revu depuis bien longtemps, car il était resté dissous dans la fluide et invisible étendue de ma mémoire, qui se cristallisait. » (III, page 491). Il confia à Aimé une enquête sur ce qu'Albertine avait pu faire dans l'établissement de douches de Balbec (III, page 492). Alternaient en lui « de haineux soupçons » et « le souvenir attendri des heures de tendresse confiante avec la sœur que sa mort m'avait réellement fait perdre » (III, page 493). Il regrettait de n'avoir pas cherché « davantage à connaître Albertine en elle-même » (III, page 495). La perte de « tous ces instants si doux » vécus avec celle qui n'était pas « seulement une femme que j'aimais, mais une femme qui m'aimait, ma sœur, mon enfant, ma tendre maîtresse », était au-delà du désespoir (III, page 498). Il s'attardait sur les hasards auxquels avait tenu son amour malgré son caractère de nécessité (III, page 500). Il se reprochait d'avoir « par ma tendresse uniquement égoïste [...] laissé mourir Albertine comme j'avais assassiné ma grand'mère » (III, page 501). Il voyait des « analogies profondes » entre son amour pour Gilberte et son amour pour Albertine (III, page

502). Il reconnaissait que « *mes curiosités jalouses de ce qu'avait pu faire Albertine étaient infinies* » (III, page 510), qu'elles lui donnaient « *une survie très païenne* » (III, page 511). La force et l'exigence de son désir faisait coexister la certitude de sa mort et l'espoir de la voir revenir (III, page 511). La lettre d'Aimé lui apporta une souffrance imprévue en confirmant ses soupçons sur les rencontres qu'à Balbec Albertine faisait aux douches (III, page 514). La douleur des images que cela suscita modifia la réalité de Balbec qui devint pour lui « *l'Enfer* » (III, page 518). Mais il ne manqua pas aussi de mettre en doute la vérité des témoignages recueillis par Aimé (III, page 520). S'il prenait un journal, la lecture lui « *était insupportable de ces articles écrits par des gens qui n'éprouvaient pas de réelle douleur* » ; ces articles « *remettaient brusquement devant moi, sans que j'eusse eu le temps de me détourner, l'image d'Albertine, et je me remettais à pleurer.* » (III, page 522). Il chargea Aimé d'une nouvelle enquête en Touraine (III, page 523). Il lui apprit qu'Albertine se baignait souvent dans la mer avec une « *petite blanchisseuse* », qui « *lui faisait des caresses avec sa langue le long du cou et des bras, même sur la plante des pieds* », et à laquelle elle disait : « *Tu me mets aux anges* » (III, pages 524-525). Mais « *vint à mon secours contre cette image de la blanchisseuse* », le souvenir de l'Albertine bonne et douce, et innocente (III, page 529). Il notait : « *Mon souvenir [...] ne faisait, comme une aurore boréale, que refléter après la mort d'Albertine le sentiment que j'avais eu pour elle, il était comme l'ombre de mon amour.* » (III, page 532). Le regret qu'il avait d'elle fit naître en lui « *le besoin d'une sœur* », la décision de se marier, la conviction qu'elle aurait partagé « *ses amours pour d'autres femmes* » (III, page 532). Puis la jalousie renaissait dans des moments où, ne se souvenant plus d'Albertine, il croyait être jaloux d'Andrée : « *En somme [...] les sentiments que m'avaient laissés Albertine eurent plus de peine à mourir que le souvenir de leur cause première.* » (III, page 533). Cependant, « *un médecin de l'âme qui m'eût visité eût trouvé que mon chagrin allait mieux.* » (III, page 533). « *L'idée qu'Albertine était morte [...] avait fini par conquérir en moi la place qu'y occupait récemment encore l'idée de sa vie.* » (III, page 534). Il se consolait en se disant : « *On ne guérit d'une souffrance qu'à condition de l'éprouver pleinement.* » (III, page 536). Il connaissait encore d'occasionnelles « *reprises de mon amour pour Albertine* » et de sa souffrance (III, pages 537-545). Andrée lui avoua « *le goût qu'elle avait pour les femmes et ses propres relations avec Mlle Vinteuil* », mais nia avoir eu des relations charnelles avec Albertine (III, page 547). Il chercha des femmes qu'elle avait pu connaître, fit venir, « *dans une maison de passe* », « *deux petites blanchisseuses d'un quartier où allait souvent Albertine* » (III, page 550). Il constata que « *cet immense désir que mon amour pour Albertine n'avait pu assouvir* » commençait à remonter en lui, que « *mon amour finissant semblait rendre possibles pour moi de nouvelles amours* » (III, page 554) : « *Par les jours clairs Paris m'apparaissait innombrablement fleuri de toutes les fillettes, non que je désirais, mais qui plongeaient leurs racines dans l'obscurité du désir et des soirées inconnues d'Albertine.* » (III, page 555). « *Je ramenaï avec moi les filles qui m'eussent le moins plu [...] La vie, en me découvrant peu à peu la permanence de nos besoins, m'avait appris que faute d'un être il faut se contenter d'un autre.* » Mais c'était en vain : seule Albertine pouvait lui donner le bonheur (III, page 556). Trois étapes marquèrent son retour à l'indifférence (III, page 559). La première fut, grâce à un enchaînement extraordinaire de hasards (où se manifesta encore son don juanisme puéril : il remarqua « *un groupe de trois jeunes filles* » (III, page 562), dont l'une d'elles, quelques jours plus tard, lui lança en passant « *un premier regard, puis m'ayant dépassé, et retournant la tête vers moi, un second qui acheva de m'enflammer* » [III, page 563]), jeune fille qui se révéla être Gilberte Swann (III, page 573) dans une rencontre qui hâta chez lui l'œuvre de l'oubli à l'égard d'Albertine (III, page 592). Il sentait apparaître en lui « *l'être nouveau qui supporterait aisément de vivre sans Albertine* » ; un nouveau moi, mondain, prenant la place de celui qui aimait Albertine (III, page 594). La deuxième étape vers l'indifférence fut franchie, six mois plus tard, grâce à des confidences d'Andrée avec laquelle il avait de « *demi-relations charnelles* » (III, page 596 : que pouvaient-elles être quand on sait ce qu'étaient ses relations « charnelles »?). Elle lui confia qu'Albertine aimait à prendre du plaisir avec elle (III, page 599), avec des fillettes levées pour elle par Morel à qui elle donnait « *la permission d'y prendre aussi son plaisir, car il aimait les petites novices* » (III, page 599) ; « *il eut une fois l'audace d'en mener une, ainsi qu'Albertine, dans une maison de femmes à Couliville, où quatre ou cinq la prirent ensemble ou successivement.* » Albertine avait « *d'affreux remords* » du fait de « *cette furieuse envie* » : « *elle espérait que vous la sauveriez, que vous l'épouseriez.* » Mais « *elle n'avait*

*pas entièrement renoncé à ses jeux avec moi* », avoua encore Andrée. Elle lui révéla aussi la vérité sur le soir où il était rentré avec une branche de seringa : elles étaient ensemble et elles avaient eu « *la même idée : faire semblant de craindre l'odeur du seringa* » (III, page 600). Mais Marcel, tablant sur les diverses natures d'Andrée, se dit encore que cette vérité n'était peut-être qu'un mensonge (III, page 602). Il se rendit compte que « *si je ne croyais plus à l'innocence d'Albertine, c'est que je n'avais déjà plus le besoin, le désir passionné d'y croire. C'est le désir qui engendre la croyance.* » (III, page 609). Andrée revint une semaine plus tard, et fournit alors à Marcel une nouvelle explication du départ d'Albertine : « *Je crois qu'elle a été forcée de vous quitter par sa tante qui avait des vues sur cette canaille, vous savez, ce jeune homme qui aimait Albertine et l'avait demandée.* » (III, page 615). Il se dit qu'il y a de nombreuses causes d'une même action, que le mensonge et la douleur dans l'amour enrichissent l'univers de l'intellectuel sensible (III, page 616). Mais il ne comprenait toujours pas mieux pourquoi Albertine l'avait quitté (III, page 617). Andrée lui révéla que, si Albertine avait voulu aller à la matinée Verdurin, elle « *ignorait absolument que Mlle Vinteuil dût y venir* » (III, page 618) ; en fait, Mme Verdurin aurait voulu lui faire rencontrer son prétendant. Andrée dit encore à Marcel que « *depuis qu'elle avait eu la fièvre typhoïde [...] c'était un vrai cerveau brûlé.* » (III, page 619). Marcel commenta : « *Je me disais combien il est difficile de savoir la vérité dans la vie.* » (III, page 620). Il eut à subir les marques de sympathie sincère pour lui du neveu que les Verdurin voulaient fiancer à Albertine (III, page 621). Il en vint à « *la troisième fois où je me souviens d'avoir eu conscience que j'approchais de l'indifférence absolue à l'égard d'Albertine.* » (III, page 623). Ce fut à Venise où sa mère l'emmena passer quelques semaines (III, page 623). Pourtant, comme la jeune fille y était venue, dans son délire, il y cherchait « *des femmes qu'Albertine n'avait pas connues* » (III, page 628). Et il confessa : « *Parfois au crépuscule en rentrant à l'hôtel je sentais que l'Albertine d'autrefois, invisible à moi-même, était pourtant enfermée au fond de moi comme aux "plombs" d'une Venise intérieure, dont parfois un incident faisait glisser le couvercle durci jusqu'à me donner une ouverture sur ce passé.* » (III, page 639). C'est alors qu'il reçut ce télégramme : « *Mon ami, vous me croyez morte, pardonnez-moi, je suis très vivante, je voudrais vous voir, vous parler mariage, quand revenez-vous? Tendrement, Albertine.* » (III, page 641). Mais cette nouvelle « *ne me causa pas la joie que j'aurais cru.* » (III, page 641). Le moi qui aimait Albertine était bien mort (III, page 642). « *Au matin je rendis la dépêche au portier de l'hôtel en disant qu'on me l'avait remise par erreur* », et il décida de faire comme s'il ne l'avait pas reçue (III, page 644). En fait, le télégramme était de Gilberte, la poste ayant fait une erreur dans la signature (III, page 656).

Dans « *Le temps retrouvé* », alors que Marcel se trouvait à Tansonville auprès de Gilberte, apprenant que Saint-Loup la trompait avec Morel, il comprit ce qu'il lui avait dit : « *'C'est malheureux que ta petite amie de Balbec n'ait pas la fortune exigée par ma mère, je crois que nous nous serions bien entendus tous les deux.'* Il avait voulu dire qu'elle était de Gomorrhe comme lui de Sodome, ou peut-être, s'il n'en était pas encore, ne goûtait-il plus que les femmes qu'il pouvait aimer d'une certaine manière et avec d'autres femmes. [...] En somme c'était le même fait qui nous avait donné à Robert et à moi le désir d'épouser Albertine (à savoir qu'elle aimait les femmes). Mais les causes de notre désir, comme ses buts aussi, étaient opposés. Moi, c'était par le désespoir où j'avais été de l'apprendre ; Robert par la satisfaction ; moi pour l'empêcher grâce à une surveillance perpétuelle de s'adonner à son goût ; Robert pour le cultiver, et par la liberté qu'il lui laisserait afin qu'elle lui amenât des amies. » (III, pages 679-680). À Gilberte, il demanda « *si, dans un genre parallèle, Albertine [...] avait de ces goûts.* » Mais « *Gilberte ne put me donner ce renseignement.* » En 1916, Paris étant plongé dans le noir, il pensait encore à elle et regrettait : « *Ah ! si Albertine avait vécu, qu'il eût été doux, les soirs où j'aurais dîné en ville, de lui donner rendez-vous dehors, sous les arcades ! D'abord, je n'aurais rien vu, j'aurais l'émotion de croire qu'elle avait manqué au rendez-vous, quand tout à coup j'eusse vue se détacher du mur noir une de ses chères robes grises, ses yeux souriants qui m'avaient aperçu, et nous aurions pu nous promener enlacés sans que personne nous distinguât, nous dérangeât et rentrer ensuite à la maison. Hélas, j'étais seul.* » (III, pages 735-736). C'est subrepticement et avec un grand étonnement qu'on apprend qu'elle s'était trouvée une fois « *toute nue contre moi* » (III, page 822 : « *Shocking !* » aurait dit Odette). Marcel reconnut : « *Quand j'aimais Albertine, je m'étais bien rendu compte qu'elle ne m'aimait pas, et j'avais été obligé de me résigner à ce qu'elle me fit seulement connaître ce que c'est qu'éprouver de la souffrance, de l'amour, et même,*

au commencement, du bonheur. » (III, page 901-902). « Il était triste pour moi de penser que mon amour, auquel j'avais tant tenu, serait, dans mon livre, si dégagé d'un être que des lecteurs divers l'appliqueraient exactement à ce qu'ils avaient éprouvé pour d'autres femmes. » (III, page 902). Il constatait : « Ainsi mon amour pour Albertine, tant qu'il en différait, était déjà inscrit dans mon amour pour Gilberte. » (III, page 904). Il prétendait que « sans croire un instant à l'amour d'Albertine, j'avais vingt fois voulu me tuer pour elle, je m'étais ruiné, j'avais détruit ma santé pour elle. » (III, page 909). Mais il s'était libéré : « Je ne l'aimais plus, j'étais, non plus l'être qui l'aimait, mais un être différent qui ne l'aimait pas, j'avais cessé de l'aimer quand j'étais devenu un autre. » (III, page 1038).

Il fallait restituer ce continu et interminable jeu de balançoire, ce lassant chah cha cha où le pitoyable Marcel fait trois pas en avant puis trois pas en arrière, Albertine suivant longtemps le mouvement avant de le rompre et de le laisser à son larmoiement. Dans cette relation, il n'y avait pas d'amour mais une duplicité constante de part et d'autre. Chez Marcel, l'attraction initiale ne s'était maintenue que par la jalousie qui fut excitée par le mystère du passé d'Albertine et que la curiosité malsaine pour l'homosexualité féminine porta au comble de la souffrance. On peut s'étonner que Proust se soit, avec la rigueur d'un romancier réaliste qui ne craint pas d'ennuyer ou l'ambition d'un autobiographe qui veut « tout dire », laissé aller à la monstrueuse hypertrophie de « *La prisonnière* » et d'« *Albertine disparue* », long étalage de la souffrance amoureuse, où pourtant les relations physiques avec Albertine restèrent toujours très limitées ou entourées d'un certain flou. Aussi a-t-on pu y voir un travesti rudimentaire et qui frise l'invraisemblance de celles de l'auteur, faire d'Albertine un Albert (ou un Alfred, prénom du chauffeur puis secrétaire de Proust) qui aurait perdu ses moustaches, et des « *jeunes filles en fleurs* » (dont Marguerite Yourcenar a pu dire : « J'ai du mal à accepter les jeunes filles en fleur si peu jeunes filles ») de jeunes garçons en boutons (sinon boutonneux !).

Quoi qu'il en soit, la relation avec Albertine a été réelle et quelque peu adulte (car les amours avec Gilberte n'avaient été qu'enfantines, les aspirations à Mme de Guermantes, à Mme de Stermaria et aux autres aristocrates que rêvées, les allusions aux « *maîtresses que j'ai le plus aimées* » [II, page 1126] tout simplement fantaisistes : que n'en a-t-il parlé? quel sens donnait-il alors au mot « *maîtresses* »?) et a tout de même donné quelque consistance à ce lamentable Marcel, qui rendait ridicule cette érotomanie qui lui faisait éprouver un « *désir perpétuel de plaire à de nouvelles femmes, d'ébaucher de nouveaux romans* » (III, page 386), afficher son intérêt pour les jeunes filles et même les fillettes, de rang social inférieur, claironner ses prétentions à la possession instantanée, tandis qu'il restait ligoté par son incapacité à aimer véritablement (enfermé qu'il était dans son égoïsme, son égocentrisme, sinon son solipsisme : « *Pour moi qui avais passé enfermé dans ma vie et la voyant du dedans* » [III, page 969]) et à aimer sereinement (il reconnut être « *un être si mal conformé qu'il ne puisse aimer sans souffrir* » [III, page 909]), par la faiblesse de sa sexualité (n'y a-t-il pas absence de véritable « *exaucement charnel* » [II, page 858]?) et par sa jalousie morbide. Aussi loin d'être un héros, il est plutôt un anti-héros.

Mais, après avoir cheminé longtemps à travers les tentations et déceptions du monde, les angoisses de l'amour, Marcel acquit une autre stature quand, dans un dénouement imprévu, il parvint enfin à répondre à sa vocation d'écrivain, « *la vocation invisible dont cet ouvrage est l'histoire* » (II, page 397), l'être nerveux, asthmatique et faible, choisissant, plutôt que la poussière inconsistante des jours, les joies de la beauté, seules capables de vaincre le temps, passant du dilettantisme à la création, se métamorphosant en artiste au fil des étapes d'un itinéraire spirituel.

Alors âgé de quatorze ans, devant la mare de Montjouvain, « *voyant sur l'eau et à la face du mur un pâle sourire répondre au sourire du ciel, je m'écriai dans tout mon enthousiasme en brandissant mon parapluie refermé : "Zut, zut, zut, zut"*. Mais en même temps je sentis que mon devoir eût été de ne pas m'en tenir à ces mots opaques et de tâcher de voir plus clair dans mon ravissement. » (I, page 155). Il voulut donc essayer de se souvenir de telles impressions de forme, de parfum, de couleur pour pouvoir les rendre, livrer ce qu'elles semblaient contenir et cacher à la fois et exprimer son émotion, fixer le trouble qui l'agitait, répondre à l'appel vers la réalité seconde de notre être qu'il croyait entendre, couler cette chose impalpable et ce mouvement intérieur en des mots correspondant à son sentiment le plus intime. Par une longue et pénible élucidation, les idées encore

confuses qui l'exaltaient allaient atteindre le repos dans la lumière. Pour lui, c'était la mission même du poète que d'entreprendre, comme ses héros, l'écrivain Bergotte, le peintre Elstir, le musicien Vinteuil, de « *dégager l'essence de nos sensations en les réunissant, pour les soustraire aux contingences du Temps, dans une métaphore* » (III, page 889).

Jeune garçon précoce, il écrivit des poèmes, et, poussé par l'entourage, rêva de devenir un écrivain. Son grand-oncle Adolphe « *disait tous les jours à son valet de chambre que je serais une espèce de Racine, de Vaulabelle* » (II, page 265). L'ami de la famille, Swann, lui fit connaître « *Les Vertus et les Vices* » de Giotto (I, pages 81-83), qui lui firent découvrir que « *la beauté spéciale de ces fresques tenait à la grande place que le symbole y occupait* » (I, page 82), que leur rôle est de susciter d'autres œuvres car la contemplation de ces objets doit surtout permettre « *d'en mûrir lentement des équivalents dans son propre cœur* » (I, page 146) ; ce sont ces « *choses dont on avait commencé par mettre le "double" dans mon imagination* », qui l'excitaient donc et l'incitaient à produire lui aussi. Mais Swann lui donna aussi l'exemple du dilettantisme auquel il lui faudrait échapper.

Après l'émotion éprouvée auprès de la mare de Montjouvain, il reçut d'autres appels. Une occasion lui fut fournie quand, le docteur Percepied l'ayant fait monter dans sa voiture, il aperçut à l'horizon l'apparent déplacement des « *deux clochers de Martinville* » par rapport à « *celui de Vieuxviq* » ; il chercha à déterminer « *la raison du plaisir que j'avais eu* », et en écrivit une description, première joie de la création littéraire (I, pages 180-182). Il remarqua aussi les trois arbres d'Hudimesnil, se demanda quel souvenir, quel secret se cachait en eux ; mais, cette fois, la question resta sans réponse (I, pages 717-78). L'émotion que lui firent ressentir la haie d'aubépines de Combray puis le buisson d'aubépines de Balbec fut un autre signe de sa vocation qu'il ne sut pas interpréter, un autre de ces appels auxquels il ne sut quoi répondre.

Mais il sut transcrire l'émotion éprouvée devant les clochers de Martinville, et c'est vraisemblablement ce texte qui fut ce « *petit poème en prose que j'avais fait autrefois à Combray en revenant d'une promenade* » qu'il présenta à M. de Norpois en prétendant, sans en penser un mot, qu'il n'y voyait « *qu'un griffonnage d'enfant* » ; or le diplomate, pour qui l'écrivain Bergotte était « *un joueur de flûte* » car, à ses yeux, « *à notre époque il y a des tâches plus urgentes que d'agencer des mots d'une façon harmonieuse* », préféra « *passer l'éponge* », le découragea donc de se vouer aux lettres (I, page 473).

Devant l'échec de cette velléité littéraire, pensant que ses dons étaient insuffisants, tourmenté par la crainte d'échouer dans ses ambitions d'écrivain, il fut constamment sur le point de renoncer à sa vocation. Il se décourageait « *de trouver un sujet où je pus faire tenir une signification philosophique infinie* » (I, pages 172-173). Et il ajournait sans cesse ses projets de travail, car il s'abandonnait à « *cette douce vie où je pouvais voir Gilberte comme je voulais, avec ravissement, sinon avec calme* ». (I, page 579). À Balbec, constatant que sa pensée était tout occupée par Albertine, ils se disait que mieux vaudrait se « *mettre enfin au travail* » (II, page 1012).

Pourtant, il constata qu'à une vie souffrante dans le temps s'opposait une vie triomphante dans les tableaux d'Elstir, dans les phrases de Bergotte et dans la musique de Vinteuil. Le peintre Elstir fut même son guide spirituel. Son œuvre, après celle de Vinteuil, lui apparut comme un autre mode de la réflexion créatrice. Bergotte, qui s'inquiéta de sa santé, lui déclara qu'il devait trouver une compensation dans « *les plaisirs de l'intelligence* », mais Marcel prétendit qu'ils étaient « *bien peu de chose pour moi* » (I, page 569). Il s'en souvint plus tard : « *Les paroles de Bergotte se disant convaincu que, malgré ce que je prétendais, j'étais fait pour goûter les plaisirs de l'intelligence, m'avaient rendu, au sujet de ce que je pourrais faire plus tard, une espérance que décevait chaque jour l'ennui que j'éprouvais à me mettre devant une table à commencer une étude critique ou un roman* » (I, page 808). Inversement et curieusement, parce qu'il n'en avait pas été question auparavant, dans « *Le temps retrouvé* », il fut fait mention d'une jeunesse, où « *j'avais eu de la facilité et Bergotte avait trouvé mes pages de collégien "parfaites".* » (III, page 1041).

Sa vocation put pourtant paraître favorisée quand Mme de Villeparisis « *fit demander par ma grand-mère d'aller la voir, et, sachant que j'avais eu l'intention de faire de la littérature, avait ajouté que je rencontrerais chez elle des écrivains* ». (II, page 33), quand son père accepta de ne plus s'y opposer, même si « *ce n'est pas ce que j'aurais préféré pour toi, mais tu seras bientôt un homme, nous ne serons pas toujours auprès de toi, et il ne faut pas que nous t'empêchions de suivre ta vocation.* » (II,

page 149). Il connut un « état de doute [...] quand mon père m'ayant permis d'aller à "Phèdre" et surtout d'être homme de lettres, je m'étais senti tout à coup une responsabilité trop grande, la peur de peiner, et cette mélancolie qu'il y a quand on cesse d'obéir à des ordres qui, au jour le jour, vous cachent l'avenir, de se rendre compte qu'on a enfin commencé de vivre pour de bon, comme une grande personne, la vie, la seule vie qui soit à la disposition de chacun de nous. » (II, pages 927-928).

Mais, trop vulnérable aux tentations mondaines ou sentimentales, aboulique rongé d'aspirations impossibles, qui se demandait si une telle vie pouvait le consoler d'avoir renoncé à l'art, qui souffrait de son impuissance à agir, il ajournait sans cesse ses projets de travail : « Si, au moins, j'avais pu commencer à écrire ! [...] Je n'étais que l'instrument d'habitudes de ne pas travailler, de ne pas me coucher, de ne pas dormir. » (II, page 149), au point d'oublier longtemps sa vocation qui sembla s'éteindre faute d'aliments. Il se conforta avec « l'idée que l'Art, auquel je tâcherais de consacrer ma liberté reconquise, n'était pas quelque chose qui valût la peine d'un sacrifice, quelque chose d'en dehors de la vie, ne participant pas à sa vanité et son néant. » (III, page 198). Il fut alors cet homme incapable de décision, tourmenté de désirs inassouvis et de frustrations humiliantes, que Moravia appela un « intellectuel », c'est-à-dire quelqu'un « dont l'intelligence n'avait rien de créatif, ni de concret, et ne servait qu'à l'empoisonner et à le paralyser avec un subtil venin, qui, frappé d'une sorte d'impuissance, est le héros moderne par excellence. » D'ailleurs, plusieurs personnages du roman, aussi bien doués que lui, en particulier Swann, n'avaient pas réalisé leur œuvre parce qu'ils avaient succombé à des tentations diverses qui les en avaient distraits.

On se demande d'ailleurs quel mérite valut à ce petit bourgeois d'être choyé par les Guermantes sinon par tout le faubourg Saint-Germain, quelle était la valeur intellectuelle de ce jeune homme qui statuait constamment de l'intelligence des uns et des autres.

C'est subrepticement qu'on apprend que, pour l'instant, il n'avait écrit qu'un article car, ouvrant "Le Figaro", il constatait « que ne s'y trouvait pas un article, ou prétendu tel, que j'avais envoyé à ce journal et qui n'était, un peu arrangée, que la page récemment retrouvée, écrite autrefois dans la voiture du docteur Percepied, en regardant les clochers de Martinville. » (III, pages 12-13), texte qui n'était guère qu'une de ces belles « compositions françaises » qu'avait dû faire le lycéen de Condorcet. Plus loin, on lit : « Françoise m'apporta "le Figaro". Un seul coup d'œil me permit de me rendre compte que mon article n'avait toujours pas passé. » (III, page 119). Il « souffrait de ne pouvoir réaliser une existence littéraire » (III, page 78), bien qu'Albertine l'incitait à écrire : « Avez-vous seulement écrit quelque chose tantôt, mon petit chéri ? » (III, page 78) - « Soyez gentil, promettez-moi que, si vous ne venez pas demain, vous travaillerez. » (III, page 80). Il avouait : « J'avais promis à Albertine que, si je ne sortais pas avec elle, je me mettrais au travail. » (III, page 81). Mais sa paresse était entretenue par les changements de temps (III, page 82). « Ma vieille résolution de me mettre à écrire, que j'avais prise jadis, me semblait dater d'hier, parce que j'avais considéré chaque jour l'un après l'autre comme non venu. » (III, page 83). En fait, c'est Albertine qui l'empêcha d'écrire : « Françoise, voyant Albertine entrer par toutes les portes ouvertes chez moi comme un chien, mettre partout le désordre, me ruiner, me causer tant de chagrins, me disait (car à ce moment-là j'avais déjà fait quelques articles et quelques traductions) : "Ah ! si monsieur à la place de cette fille qui lui fait perdre son temps avait pris un petit secrétaire bien élevé qui aurait classé toutes les paperoles de Monsieur ! » (III, page 909). Surtout, la jeune fille entrava son travail car il était obsédé par la jalousie, bien qu'inversement elle lui aurait été utile « au point de vue littéraire » car « la souffrance est la meilleure chose que l'on puisse rencontrer dans la vie » (III, page 909).

Ayant décidé de rompre avec elle, il pensait qu'il pourrait à l'Art « consacrer ma liberté reconquise » (III, page 198). À son grand étonnement, "Le Figaro" publia enfin son article (III, pages 567-568). Il essaya de le lire « non en auteur, mais comme un des lecteurs du journal » qui le trouverait trop long, ne regarderait pas la signature, fabriquerait une autre pensée dans son esprit (III, page 568-569). Cela l'incita à faire une visite aux Guermantes (III, page 572). Le duc lut l'article et, quand il en eut terminé la lecture, « il m'adressa des compliments d'ailleurs mitigés. Il regrettait la forme un peu poncive de ce style où il y avait "de l'enflure, des métaphores comme dans la prose démodée de Chateaubriand" ; par contre il me félicita sans réserve de "m'occuper". » (III, page 589). Marcel reçut deux lettres de félicitations, l'une de Mme Goupil, « dame de Combray que je n'avais pas revue



depuis tant d'années et à qui, même à Combray, je n'avais pas trois fois adressé la parole» (III, pages 589-590), lettre empreinte du « *conventionalisme bourgeois* » (III, page 590) ; l'autre de Théodore, chancre chargé de l'entretien de l'église de Combray et garçon épicier ! Mais Bloch, qui lui aussi voulait devenir homme de lettres et « *dont j'eusse tant aimé savoir ce qu'il pensait de mon article, ne m'écrivit pas* » (III, page 590) et pas plus Bergotte (III, page 591). « *La persistance en moi d'une velléité ancienne de travailler, de réparer le temps perdu, de changer de vie, ou plutôt de commencer à vivre, me donnait l'illusion que j'étais toujours aussi jeune.* » (III, page 593). À Tansonville encore, il eut « *le sentiment que jamais je ne serais capable d'écrire, auquel s'ajoutait celui que mon imagination et ma sensibilité s'étaient affaiblies* » (III, page 691). Gilberte lui prêta « *un volume du journal inédit des Goncourt* » qui, étant empreint de leur écriture artiste, lui permit de se consoler d'être peu doué en se disant que la littérature n'est en somme que cela, de trouver son « *absence de disposition pour les lettres* » « *moins regrettable* ». Il prétendit alors : « *Je ne savais pas écouter ni, dès que je n'étais plus seul, regarder* » (III, page 717). Il aurait voulu pouvoir faire des « *êtres que j'avais connus dans la vie quotidienne* » « *un astre dans la nuit* » (III, pages 717-718). Répétant encore son « *regret de ne pas avoir de dons pour la littérature* » (III, page 723) et se consolant encore d'être peu doué en la dévalorisant, il constata aussi la faible importance du sujet pour l'œuvre d'art.

Il n'arrivait toujours pas à se mettre au travail, se reprochait « *mon indécision, ma "procrastination", comme disait Saint-Loup* » (III, page 513). Puis se placèrent « *les longues années [...] que je passai à me soigner, loin de Paris, dans une maison de santé* », où « *j'avais tout à fait renoncé au projet d'écrire.* » (III, page 723). Revenu à Paris et faisant avec Charlus une promenade, celui-ci parla de « *dilettantisme* », et Marcel commenta : « *Ce mot signifiait probablement pour M. de Charlus quelque chose d'analogue à la littérature, car aussitôt, se rappelant sans doute que j'aimais les lettres et avais eu un moment l'intention de m'y adonner, il me tapa sur l'épaule [...] et me dit comme pour adoucir le reproche : "Oui, nous nous sommes abîmés dans le dilettantisme, nous tous, vous aussi, rappelez-vous, vous pouvez faire comme moi votre "mea culpa"».* Mais Marcel estima que « *je n'avais pas l'ombre de dilettantisme à me reprocher* » (III, page 808). Dans le train qui le ramenait d'une autre maison de santé, il fut de nouveau frappé par « *la pensée de mon absence de dons littéraires* » (III, page 854). Le train s'étant arrêté en pleine campagne, il observa une ligne d'arbres, le long de la voie, éclairés par le soleil jusqu'à la moitié de leurs troncs ; n'éprouvant aucun plaisir devant ce spectacle, il s'adressa aux arbres : « *Vous n'avez plus rien à me dire, mon cœur refroidi ne vous entend plus. [...] Si j'ai jamais pu me croire poète, je sais maintenant que je ne le suis pas. Peut-être dans la nouvelle partie de ma vie, si desséchée, qui s'ouvre, les hommes pourraient-ils m'inspirer ce que ne me dit plus la nature.* » (III, page 855). Plus tard, il « *recommença à penser à cette lassitude et à cet ennui avec lesquels j'avais essayé, la veille, de noter la ligne qui, dans une des plus belles campagnes de France, séparait les arbres, l'ombre de la lumière.* » (III, page 865). « *J'avais maintenant la preuve que je n'étais plus bon à rien, que la littérature ne pouvait plus me aucune joie, soit par ma faute, étant trop peu doué, soit par la sienne, si elle était en effet moins chargée de réalité que je n'avais cru. / Quand je pensais à ce que Bergotte m'avait dit : "Vous êtes malade, mais on ne peut vous plaindre car vous avez les joies de l'esprit", comme il s'était trompé sur moi ! Comme il y avait peu de joie dans cette lucidité stérile ! J'ajoute même que si quelquefois j'avais peut-être des plaisirs (non de l'intelligence) je les dépensais toujours pour une femme différente ; de sorte que, le Destin m'eût-il accordé cent ans de vie de plus, et sans infirmités, il n'eût fait qu'ajouter des rallonges successives à une existence toute en longueur, dont on ne voyait même pas l'intérêt qu'elle se prolongeât davantage, à plus forte raison longtemps encore. Quant aux "joies de l'intelligence", pouvais-je appeler ainsi ces froides constatations que mon œil clairvoyant ou mon raisonnement juste relevaient sans aucun plaisir et qui restaient infécondes?» (III, pages 865-866).*

Or survint l'expérience décisive de la madeleine qui lui rappela Combray, car une chronologie précise permettrait de la situer en novembre 1918. Puis eut lieu la matinée chez le prince de Guermantes, où il se rendit en pensant qu'était frivole ce plaisir mondain, mais qu'il n'y avait pas lieu de s'en priver puisqu'il avait renoncé aux joies de la littérature (III, page 866). Or, dans la cour de l'hôtel, il buta « *contre les pavés assez mal équarris* » (III, page 866). « *Mais [...] tout mon découragement s'évanouit devant la même félicité qu'à diverses époques de ma vie m'avaient donnée la vue d'arbres*

que j'avais cru reconnaître dans une promenade en voiture autour de Balbec, la vue des clochers de Martinville, la saveur d'une madeleine trempée dans une infusion, tant d'autres sensations dont j'ai parlé et que les dernières œuvres de Vinteuil m'avaient paru synthétiser. Comme au moment où je goûtais la madeleine, toute inquiétude sur l'avenir, tout doute intellectuel étaient dissipés. Ceux qui m'assaillaient tout à l'heure au sujet de la réalité de mes dons littéraires, et même de la réalité de la littérature, se trouvaient levés comme par enchantement. » (III, pages 866-867). Il avait eu une « vision éblouissante et indistincte » d'abord dont il découvrit que « c'était Venise » et « la sensation que j'avais ressentie jadis sur deux dalles inégales du baptistère de Saint-Marc » (III, page 867), sensation qui lui permit d'accéder au sentiment de l'intemporel. On le fit attendre dans la bibliothèque la fin du morceau de musique qu'on jouait dans le salon. De nouvelles sensations exaltantes lui vinrent quand un domestique « cogna une cuiller contre une assiette », bruit qui lui rappela le « bruit du marteau d'un employé qui avait arrangé quelque chose à une roue du train » vers Balbec (III, page 868) ; quand un maître d'hôtel lui apporta un plateau avec une serviette « qui avait précisément le genre de raideur et d'empesé de celle avec laquelle j'avais eu tant de peine à me sécher devant la fenêtre, le premier jour de mon arrivée à Balbec ». Il voulut « voir clair le plus vite possible dans la nature de ces plaisirs identiques » (III, page 869), se disant que « les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus » (III, page 870). Ces sensations étaient des « avertissements » analogues aux sensations antérieures ; elles confirmèrent sa découverte, firent surgir l'illumination sur laquelle il ne comptait plus : « Tous les matériaux de l'œuvre littéraire, c'était ma vie passée, je compris qu'ils étaient venus à moi, dans les plaisirs frivoles, dans la paresse, dans la tendresse, dans la douleur, emmagasinés par moi, sans que je devinasse leur destination, leur survivance même. » (III, page 899). Mais elles firent plus d'effet parce qu'il avait désormais renoncé à tout. Il comprit que la tâche de l'écrivain est de retourner aux profondeurs de ces instants privilégiés. Il comprit le sens des appels que lui adressait cette vocation, longtemps méconnue, ajournée ou différée, qui, lui étant enfin vraiment révélée, s'imposa enfin à lui avec la force contraignante d'un devoir, avec la violence d'une passion : « Ainsi toute ma vie jusqu'à ce jour aurait pu et n'aurait pas pu être résumée sous ce titre : Une vocation. » (III, page 899). Il sera le poète de ces « instants privilégiés », de ces moments d'intuition d'une durée intemporelle, mais aussi, fatalement, de tous les autres moments inutiles et gâchés qui précéderont cette trouvaille, regrettant le « temps perdu » qu'avait été sa vie mondaine. Il se résolut à écrire un livre, à illustrer, grâce à un roman qui retracerait son itinéraire, cette vérité capitale : l'œuvre d'art est le produit d'un moi profond, autre que celui qui se donne à observer dans les relations sociales. Ce qu'il exprima ainsi : « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature » (III, page 895). Il prit la résolution de ne pas se laisser désormais détourner de son travail par les visites « car le devoir de faire mon œuvre primait celui d'être poli ou même bon. » (III, page 986).

Mais il lui fallut encore assister à une dernière soirée mondaine, la réception chez le prince de Guermantes, où, conversant avec Odette, il se rendit compte que, si elle lui raconta des souvenirs de sa vie de « cocotte », c'est qu'elle avait « entendu dire que les écrivains se plaisent auprès des femmes pour se documenter, se faire raconter des histoires d'amour », qu'« elle s'imaginait, bien que je n'eusse écrit que des articles ou publié que des études, que j'étais un auteur connu » (III, page 1020). De même, si la duchesse de Guermantes s'étonna : « Comment ces riens-là peuvent-ils intéresser un homme de votre mérite? », elle se demanda s'il ne venait pas à des soirées comme celle-là « pour faire des études » (III, page 1026). Comme les salons étaient remplis de personnages qui paraissaient grimés parce que le temps avait fait sur eux son œuvre, comme il eut la révélation que le temps avait passé aussi pour lui (« Comme quelqu'un, entendant dire que j'étais souffrant, demanda si je ne craignais pas de prendre la grippe qui régnait à ce moment-là, un autre bienveillant me rassura en me disant : "Non, cela atteint plutôt les personnes encore jeunes." » [III, page 929]), à la pensée de la mort prochaine, il décida que sa création serait marquée également au sceau du Temps.

On peut évidemment déceler Marcel lui-même dans cet « homme qui depuis son enfance vise une même idée, auquel sa paresse même et jusqu'à son état de santé, en lui faisant remettre sans cesse les réalisations, annule chaque soir le temps écoulé et perdu, si bien que la maladie qui hâte le vieillissement de son corps retarde celui de son esprit, [qui] est plus surpris et plus bouleversé de voir

*qu'il n'a cessé de vivre dans le Temps, que celui qui vit peu en soi-même, se règle sur le calendrier, et ne découvre pas d'un seul coup le total des années dont il a poursuivi quotidiennement l'addition.* » (III, page 930). Il donnerait à son œuvre « *la forme que j'avais pressentie autrefois dans l'église de Combray, et qui nous reste habituellement invisible, celle du Temps* » (III, page 1045), à l'être humain la dimension de ses années (III, page 1046). « *Si c'était cette notion du temps évaporé, des années passées non séparées de nous, que j'avais maintenant l'intention de mettre si fort en relief, c'est qu'à ce moment même, dans l'hôtel du prince de Guermantes* », il entendit « *ce bruit de pas de mes parents reconduisant M. Swann, ce tintement rebondissant, ferrugineux, intarissable, criard et frais de la petite sonnette qui m'annonçait qu'enfin M. Swann était parti et que maman allait monter* » (III, page 1046). « *Cette idée du Temps [...] était un aiguillon, elle me disait qu'il était temps de commencer si je voulais atteindre ce que j'avais quelquefois senti au cours de ma vie, dans de brefs éclairs, du côté de Guermantes, dans mes promenades en voiture avec Mme de Villeparisis, et qui m'avait fait considérer la vie comme digne d'être vécue.* » (III, page 1032). « *J'éprouvais un sentiment de fatigue et d'effroi à sentir que tout ce temps si long non seulement avait, sans une interruption, été vécu, pensé, sécrété par moi, qu'il était ma vie, qu'il était moi-même.* » (III, page 1047). Il était résolu, si la force lui était donnée d'accomplir cette œuvre, à « *d'abord décrire les hommes (cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux) comme occupant une place si considérable, à côté de celle si restreinte qui leur est réservée dans l'espace, une place au contraire prolongée sans mesure - puisqu'ils touchent simultanément, comme des géants plongés dans les années, à des époques si distantes, entre lesquelles tant de jours sont venus se placer - dans le Temps.* » (III, page 1048).

Son livre, il lui faudrait le « *préparer minutieusement, avec de perpétuels regroupements de forces, comme une offensive, supporter comme une fatigue, l'accepter comme une règle, le construire comme une église, le suivre comme un régime, le vaincre comme un obstacle, le conquérir comme une amitié, le suralimenter comme un enfant, le créer comme un monde sans laisser de côté ces mystères qui n'ont probablement leur explication dans d'autres mondes et dont le pressentiment est ce qui nous émeut le plus dans la vie et dans l'art. Et dans ces grands livres-là, il y a des parties qui n'ont eu le temps que d'être esquissées, et qui seront sans doute jamais finies, à cause de l'ampleur même du plan de l'architecte. Combien de grandes cathédrales restent inachevées !* » (III, pages 1032-1033). Plus loin, cependant, il se vit plutôt bâtir son livre, « *je n'ose pas dire ambitieusement comme une cathédrale, mais tout simplement comme une robe.* » (III, page 1033).

Il décida de travailler la nuit. « *Mais il me faudrait beaucoup de nuits* » d'où une comparaison avec « *Les mille et une nuits* » (III, page 1043). Et il devrait se méfier de son corps car « *avoir un corps, c'est la grande menace pour l'esprit* » (III, page 1035), même si « *l'idée de la mort lui était devenue indifférente* » (III, page 1037) à condition qu'elle survienne après « *les mois nécessaires pour écrire ce livre* » (III, page 1038) car il sentait les signes avant-coureurs de « *l'accident cérébral* » (III, page 1037). Il avait à craindre l'usure des forces de sa mémoire (III, page 1044), alors qu'il lui faudrait descendre « *plus profondément en moi* » (III, page 1047). « *L'idée de la mort s'installa définitivement en moi comme fait un amour* ». (III, page 1042). Il espérait mourir pour son œuvre, comme la graine pour la plante qui va sortir.

On peut donc imaginer que, s'étant retiré chez lui, il se coucha, s'endormit et se réveilla... au premier tome, les dernières pages se raccordant exactement aux premières pages car c'est lui le dormeur du début. Le roman qu'il écrira est celui que nous venons de lire, la fin précédant en quelque sorte le commencement, comme l'ouroboros, le serpent de la fable qui mord le bout de sa queue, l'ouvrage entier étant une sorte de tissu sans fin. Le roman constitue à la fois l'œuvre elle-même et le récit des aventures spirituelles qui acheminèrent Marcel vers cette œuvre. « *À la recherche du temps perdu* » pourrait être intitulé « *À la recherche du livre désiré* ». C'est un livre sur un livre qui ne s'écrit pas et sur les cent manières de ne pas écrire : converser, correspondre, caresser, regarder, étouffer, attendre, jouir, sortir, embrasser, dormir, voyager, lire. Le temps perdu est à la fois le temps perdu à mener une vie mondaine et à poursuivre des amours impossibles, et le passé dont la conscience profonde a été perdue.

En définitive, comment juger Marcel? À la fin d'”*À la recherche du temps perdu*”, il distingua le moi mondain et « *l'autre moi, celui qui avait conçu son œuvre* » (III, page 1040). Mais, tout au long, il avait constaté la superposition en lui de différents « moi », les résurrections de « moi » anciens provoquées par le réveil de sensations oubliées, la résistance de son « moi » à la mort, dût-elle être suivie d'une résurrection en un « moi » différent, la disparition de l'être sensible qu'il avait été sous l'homme pondéré et sévère qu'il était devenu pour Albertine, la nécessité pour lui, après la disparition de celle-ci, d'apprendre son chagrin à tous ses « moi » différents, l'apparition d'un « moi » mondain qui prit la place de celui qui aimait Albertine, la mort du « moi » qui aimait Albertine, etc.. Ainsi, il se serait continuellement renouvelé. En fait, moins évidemment que ses parents (dieux tutélaires de son univers d'enfant, destinés cependant à perdre peu à peu le prestige de la puissance et de l'infailibilité), que les simples figurants qui jalonnent la bienheureuse régularité de la vie à Combray, que Françoise, il est resté fidèle à lui-même, faible au point d'en être ridicule, n'ayant même pas fait son éducation sentimentale, s'étant contenté de vieillir (mais à peine et même un peu artificiellement), échappant à la loi du retournement ironique que Proust imposa à tous ses autres personnages, à moins qu'on considère que pour lui elle se soit exercée dans un sens inverse par la révélation in extremis de l'écrivain en lui.

Les autres personnages, nous allons les examiner dans un ordre progressif qui permette de déterminer celui qui nous est le plus utile pour déterminer notre propre conduite et qui n'est pas Marcel !

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)